l'actualité

l'actualité

POITOU-CHARENTES

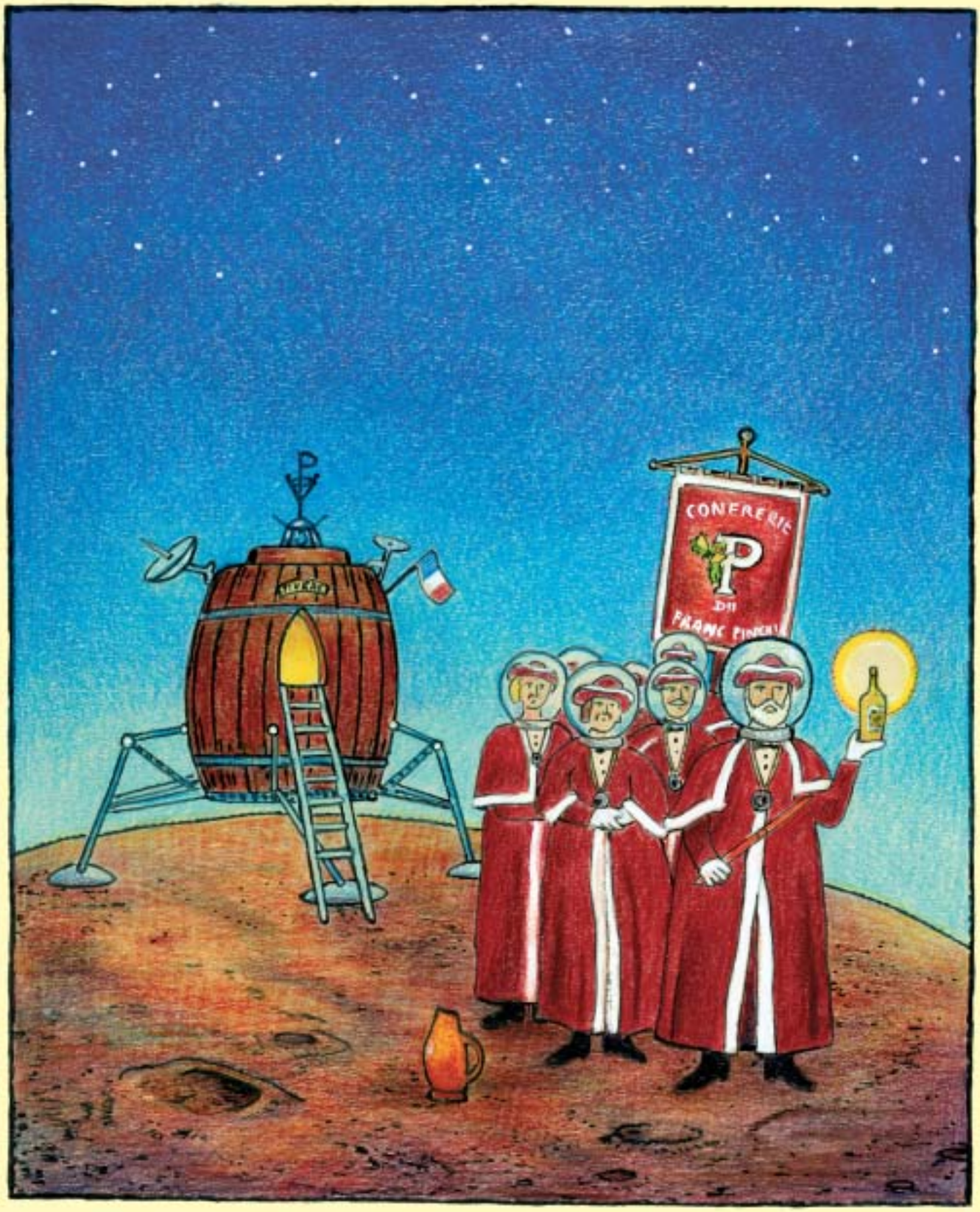
EDGAR MORIN
GEORGES WOLINSKI
ALEXANDRE CLÉRISSE
LOUIS PERCEAU

INSECTES
UN AUTRE MONDE

DÉFIS DE LA LAÏCITÉ

9 782911 320194

■ JANVIER ■
■ FÉVRIER ■ MARS ■ 2006 ■
■ N° 71 ■ 5,5 € ■



NOUVELLE ANNÉE, NOUVEL EFFORT POUR AMÉLIORER LES VENTES À L'EXPORTATION DU PINEAU DES CHARENTES

Glen Baxter 2005

sommaire

4 RECHERCHE

7 CULTURE

12 SAVEURS

14 WOLINSKI : «ON A EN COMMUN UNE TELLE AVENTURE»
Entretien avec le Grand prix de la ville d'Angoulême, président du 33e Festival international de la bande dessinée.

16 LES IMPROS D'ALEXANDRE CLÉRISSE
En résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, le jeune diplômé de l'Ecole supérieure de l'image, achève une première histoire longue.

20 EDGAR MORIN : L'INCERTITUDE FONDAMENTALE
Edgar Morin préside depuis 1994 les Rencontres CNRS Sciences et Citoyens tenues au Futuroscope. Le 23 octobre 2005, il a donné une conférence dont nous publions un extrait.

22 LA FORCE MOTRICE DE L'EAU
Depuis 1994, Pascale Moisdon-Pouvreau a réalisé l'inventaire du patrimoine industriel des Deux-Sèvres.

25 LE FIL DE L'HISTOIRE DE LA T.S.F.
Le livre de Jacques Marzac réhabilite le Poitevin Albert Turpain en retraçant le procès de l'invention de la T.S.F.

LES INSECTES

26 UN AUTRE MONDE
Introduction au monde des insectes, apparus depuis au moins 400 millions d'années : évolution, morphologie, reproduction et métamorphose.

31 SERVIR L'ÉTUDE DES INSECTES
Portrait de René-Antoine Ferchault de Réaumur, grand entomologiste né à La Rochelle en 1683.

33 PEINDRE LES INSECTES
Installé près de Ménigoute, Jean-Louis Verdier peint, en grand format, des insectes à carapace.

34 DES INSECTES ET DES HOMMES
L'exposition conçue par Patrick Bleuzen et Patrick Prévost redonne toute leur importance, à la fois scientifique et culturelle, aux insectes.

36 VORACES TERMITES
Le biologiste Jean-Claude Baehr explique comment deux espèces de termites viennent coloniser nos maisons.

37 COLLECTIONS DE L'UNIVERSITÉ
L'Université de Poitiers conserve des collections historiques, particulièrement riches en coléoptères et lépidoptères.

LAÏCITÉ

38 LES DÉFIS DE LA LAÏCITÉ À LA FRANÇAISE
Selon Jean Baubérot, les problèmes de religion, de société et de reconnaissance culturelle sont intimement liés.

40 SÉCULARISATION DANS L'ISLAM
La laïcité n'existe pas dans le monde musulman, explique Ahmed Djebbar, mais il y a un «espace licite».

42 «AUX ETATS-UNIS, LA LAÏCITÉ PROTÈGE LES RELIGIONS DE L'ETAT»
Robert Lafayette, professeur émérite à l'Université de Louisiane, souligne les différences d'approches entre les Etats-Unis et la France.

43 MENACES SUR LA LAÏCITÉ
Henri Pena-Ruiz estime que «le modèle républicain laïc est menacé par le communautarisme et le cléricalisme».

44 LOUIS PERCEAU LE POLYGRAPHE
Vincent Labaume signe la première biographie du «bibliographe poitevin», savant, libertin et révolutionnaire.

48 CULTURE SCIENTIFIQUE

édito

Après plus de 400 millions d'années d'existence sur la planète, les insectes – dont nous ne connaissons que 830 000 espèces – sont toujours présents. Ils restent un exemple incomparable d'adaptation. Cette faculté biologique s'inscrit dans une durée qui n'a rien à voir avec celle des sociétés humaines. En effet, quand on parle aujourd'hui d'adaptation, on sous-entend adaptation aux ruptures, souvent brutales, engendrées par l'innovation.

La célébration de la loi de 1905 sur la laïcité met en évidence la résolution de la contradiction entre des besoins individuels et ceux de la nation. Depuis cent ans, on constate combien cette loi conserve toute son actualité. Elle démontre que des questions anciennes appellent des réponses innovantes, et que cela prend du temps.

Comme l'a affirmé maintes fois Edgar Morin, la vie en société est le résultat d'un équilibre complexe. Face au principe d'incertitude inhérent à toute vie, c'est la culture qui crée la différence, qui permet à chaque individu d'apprendre à s'orienter, à décider. La curiosité tout comme la passion sont les principes moteurs de cet apprentissage, qui consiste d'abord à «apprendre à apprendre». Car la connaissance ne peut pas s'inoculer, elle se conquiert – et c'est là un premier instrument de liberté. Les «mésaventures» d'Albert Turpain illustrent ces propos, comme l'engagement de Louis Perceau ou les regards des écrivains sur le marché de Lezay et un café rural.

Que cette volonté de voyager à travers le temps et le bruissement de nos sociétés soit une source permanente de réflexion pour nos lecteurs fidèles et de plus en plus nombreux.

Didier Moreau

En couverture : Tête de moustique en bois, collections de l'Université de Poitiers. Photo Marc Deneyer.

l'actualité

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : jl.terradillos@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 50 ■ Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau** ■ Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos** ■ *Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel*
CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 1er trimestre 2006
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand Graphiste – Poitiers ■ Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

LAURENT VIDAL

Mazagão, du Maroc à l'Amazonie

En 1769, la ville portugaise de Mazagão a traversé l'Atlantique, des côtes marocaines aux rives de l'Amazone. Laurent Vidal, maître de conférences en histoire à l'Université de La Rochelle, avait déjà abordé le thème du déplacement d'une ville dans sa thèse, soutenue en 1995 à Paris, «De Nova Lisboa à Brasilia, l'invention d'une capitale». «Le transfert de la capitale du Brésil de Rio à Brasilia en 1960 a été l'aboutissement d'un siècle et demi de projets, dit-il. Mazagão s'inscrit aussi dans mon intérêt pour les projets de villes décidés par les pouvoirs politiques.»

La place forte de Mazagão, fondée en 1514, fait partie des implantations portugaises du littoral d'Afrique du Nord, de Ceuta et Tanger à Mogador et Agadir. Toutes seront abandonnées dans le courant du XVIe siècle, sauf Mazagão, dont la baie est considérée comme le point de mouillage le plus sûr de la région. La forteresse de Mazagão, construite en 1541 par l'ingénieur italien Benedetto da Ravenna est considérée comme une des plus belles constructions de l'architecture bastionnée de la Renaissance. En 1561, le sultan du Maroc, Moulay Abdallah, à la tête de 120 000 hommes, met le siège devant la ville qui compte alors 2 600 habitants. Les Mazaganistes vont résister victorieusement et les Maures lèvent le siège en laissant 25 000 morts face à une centaine de victimes côté portugais. «En plein concile de Trente, cette victoire a un retentissement immense, note Laurent Vidal, le pape fait célébrer une messe d'action de grâces et la gloire de Mazagão va rejaillir sur toute la chrétienté.» Mais au XVIIIe siècle la pression des Maures s'intensifie et le Portugal, qui ne compte qu'un million d'habitants, n'a plus les moyens d'entretenir et de défendre une position qui ne rapporte rien et doit être ravitaillée par Lisbonne. En décembre 1769, l'empereur du Maroc, Moulay Mohammed, prend position devant Mazagão avec 120 000 hommes. «Le Portugal tient ainsi l'occasion de se retirer de Mazagão la tête haute, souligne Laurent Vidal. Le marquis de Pombal, qui gouverne à Lisbonne, est convaincu que Mazagão ne sert plus à rien.»

Une flotte d'une quinzaine de navires est envoyée à Mazagão avec des instructions d'évacuation pour le gouverneur de la ville. Une trêve de trois jours est négociée, pendant laquelle toute la population, 469 familles et 2 092 âmes dont 543 soldats, s'embarque à la dérobée sur des canots qui rejoignent les navires de transport. Rien n'est laissé en arrière, les archives et les objets du culte sont emportés, les maisons vidées, les meubles brûlés. Les habitants et les soldats jettent les armes au fond de l'eau, et les autels des églises par-dessus les remparts. Ils vont jusqu'à briser les jambes des chevaux. Le 11 mars 1769, les derniers soldats s'embarquent et la flotte fait voile vers Lisbonne, où les Mazaganistes resteront six mois, le temps que s'organise leur transfert de l'autre côté de l'Atlantique. A l'époque, les frontières des possessions portugaises en Amérique étaient contestées par l'Espagne, et le Portugal souhaitait en renforcer le peuplement. Les Mazaganistes, à qui on n'a pas demandé leur avis, seront donc expédiés sur les rives de l'Amazone. Le 15 septembre 1769, c'est une ville entière qui s'embarque sur dix navires, qui transportent aussi clous, marteaux et outils agricoles. Les nouveaux colons seront logés à Belém à l'embouchure du fleuve, en attendant que la Nova Mazagão soit édifiée. Il faudra dix ans pour que la ville nouvelle, construite par des Indiens sous la direction de l'architecte italien Domingo Sambucetti, soit achevée. Mais l'installation tourne à l'échec : le site est propice aux épidémies, beaucoup abandonnent la ville. En 1833, Nova Mazagão perd son statut de ville et est rebaptisée Regeneracão, puis en 1915, les descendants des premiers colons abandonnent les lieux pour une nouvelle cité, Mazagãopolis, construite dans un site plus favorable, à une trentaine de kilomètres. «Aujourd'hui, le vieux Mazagão, Mazagão Velho, est une bourgade de 500 habitants, peuplée par des descendants d'esclaves qui entretiennent la mémoire, en reconstituant, en juillet de chaque année, les combats livrés jadis contre les Maures. Il reste de très rares représentants des familles portugaises, que cette histoire n'intéresse pas. Quant à Mazagão au Maroc, aujourd'hui El Jedida, elle est quasiment intacte, et a été classée en 2004 au patrimoine de l'humanité par l'Unesco.»

Jean Roquecave

Mazagão, la ville qui traversa l'Atlantique, de Laurent Vidal, Aubier, 314 p., 22,50 €

Thierry Girard

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DES CHARENTAIS

Point n'est besoin de s'intéresser à l'histoire locale pour se surprendre à passer des soirées entières à feuilleter le *Dictionnaire biographique des Charentais et de ceux qui ont illustré les Charentes*, dirigé et édité par François Julien-Labruyère (Le croît vif, 65 €). C'est un ouvrage monumental : 1 472 pages, 5 321 notices, 46 auteurs. Toutes les strates temporelles et humaines – y compris le personnel politique contemporain – sont brassées par l'ordre alphabétique, ce qui crée des rencontres surprenantes. Irritant aussi quand on constate les lacunes, soit des oublis, soit des notices un peu courtes ou datées (l'entreprise a débuté en 1993), ou bien quand on découvre qu'une grande partie de la littérature «charentaise» est agglutinée dans la notice sur Michel Houellebecq. Mais le succès de cette première édition laisse espérer une seconde, dans quelques années, encore plus étoffée.

ÉTUDES MÉDIÉVALES

En 1952, Edmond-René Labande publiait *Pour une image véridique d'Aliénor d'Aquitaine*, un article fondateur, pour sa rigueur scientifique, son érudition colossale et sa qualité

Marc Deneyer

d'écriture. Souvent cité, pillé, plagié, ce texte est réédité par Geste éditions et la Société des Antiquaires de l'Ouest, avec une préface de Martin Aurell, une chronologie de Marie-Aline de Mascureau et une bibliographie actualisée (168 p., 20 €).

Le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (CESCM) de l'Université de Poitiers a célébré son cinquantenaire par un colloque en 2003. Les actes (près de 1 000 pages) sont publiés par Brepols sous le titre : *A la confluence de nos disciplines. Cinquante années d'études médiévales*.

Gabriel Bianciotto, ancien directeur du CESCM, a édité et traduit *Le Roman de Renart* aux Lettres gothiques (Livre de poche). Il s'agit de l'édition critique publiée à Tokyo en 1984 par trois universitaires japonais. D'autre part, le CESCM publie en avril 2006 *«Qui tant savoit d'engin et d'art». Mélanges de philologie médiévale offerts à Gabriel Bianciotto*, textes réunis par Claudio Galderisi et Jean Maurice (590 p., 75 €).

Christian Rémy, chercheur associé au CESCM, a publié *Seigneuries et châteaux forts en Limousin 2* aux éditions Culture et patrimoine en Limousin (160 p., 161 ill., 39 €).

Le 7 février à 19 h, conférence de la Maison du Moyen Age à la médiathèque de Poitiers : «Des signes pour régner : les emblèmes pendant la guerre de Cent ans» par Laurent Hablot. Docteur de l'Université de Poitiers, il a soutenu sa thèse sur ce thème sous la direction de Martin Aurell et de Michel Pastoureau.

SYNDROME DE WILLIAMS

Un nouveau pôle de référence

Un colloque portant sur l'approche pluridisciplinaire d'une maladie génétique rare, le syndrome de Williams, s'est tenu en mai 2005 à la Maison des sciences de l'homme et de la société de l'Université de Poitiers. Agnès Lacroix, psychologue et étudiante en troisième année de thèse, y a exposé ses travaux concernant la capacité langagière des enfants porteurs de cette pathologie (*L'Actualité* n° 70). Brigitte Gilbert, professeur et chef du service de génétique médicale du CHU de Poitiers, a dressé l'état actuel des connaissances médicales concernant cette maladie.

Un enfant sur 20 000 est atteint du syndrome de Williams, ce qui statistiquement représente environ une naissance par an dans la région. «Les symptômes de cette maladie sont relativement homogènes chez les enfants atteints, précise Brigitte Gilbert. On observe une petite malformation cardiaque à la naissance dans 80 % des cas, un aspect morphologique particulier du visage et un profil psychomoteur incluant une hypersociabilité avec les adultes, et des retards d'acquisition se traduisant par une disharmonie entre un quotient verbal correct et un quotient de performances motrices bas. En général, les enfants sont orientés vers une scolarité spécialisée à compter de l'école primaire.»

Le syndrome de Williams est une maladie des tissus de soutien, particulièrement des vaisseaux, qui perdent leur élasticité, conduisant souvent au développement d'une hypertension artérielle. Il est lié à une anomalie génétique constituée d'une micro-délétion sur le chromosome 7. Cette perte d'un fragment chromosomique entraîne la disparition d'au moins 26 gènes connus aujourd'hui. Le plus important est celui codant pour l'élastine. Un examen spécifique (technique d'hybridation in situ sur le chromosome, grâce à une sonde fluorescente) permet de détecter précisément cette anomalie génétique. Ce test est réalisé à Poitiers par le laboratoire de cytogénétique médicale du CHU, dirigé par Dominique Couet.

Pour renforcer l'approche pluridisciplinaire réalisée à Poitiers autour du syndrome de Williams, le service de radiologie du CHU et le laboratoire Langage mémoire et développement cognitif de l'Université de Poitiers et du CNRS mettent en place des recherches par imagerie fonctionnelle cérébrale (dirigées par le docteur Thierry Landois). L'objectif est de déterminer les lésions cérébrales qui pourraient être spécifiques de cette maladie rare.

Enfin, dans le cadre du dossier Anomalies du développement d'origine génétique, le service de génétique médicale du CHU de Poitiers devrait bientôt se positionner en tant que centre de référence du Grand Ouest pour la prise en charge des personnes atteintes du syndrome de Williams.

Laetitia Becq-Giraudon

Lire les textes anciens

L'historien travaille souvent sur des sources manuscrites, notamment des actes notariés et des correspondances. Il est donc amené à s'initier à la paléographie afin de pouvoir lire et transcrire des textes difficiles à déchiffrer.

Le groupe Faire l'histoire, dirigé par Nicole Pellegrin à l'Université inter-âges de Poitiers, a adopté cette méthode travail et en fait profiter un public plus large en publiant un cahier d'exercices paléographiques : *Lire les textes anciens*, qui réunit 25 documents poitevins des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Les documents sont reproduits en fac-similé, transcrits et commentés. «Ce livre est le résultat d'un enseignement mutuel, souligne Nicole Pellegrin. Au-delà de la paléographie, l'objectif est d'apprendre à faire l'histoire du Poitou sous l'Ancien Régime et d'être utile aux historiens de nos âges et des générations à venir. C'est pourquoi nous montrons la spécificité de chaque texte tout en l'incluant dans un champ plus vaste.»

Ouvrage dirigé par Y. Couturier et N. Pellegrin, Geste éditions, 152 p., 30 €

ABCAR-DIC PROCESS

Détente instantanée contrôlée

A La Rochelle, le laboratoire de maîtrise des technologies industrielles a mis au point un procédé de traitement «haute température - courte durée» unique au monde. Cette nouvelle technologie est aujourd'hui exploitée par l'entreprise Abcar-DIC Process.

Dans la mythologie arabe, la vallée d'Aabqar était le lieu de rencontre des génies. Cette légende trouve son origine dans la différence de température entre le jour et la nuit qui provoquait l'éclatement des cailloux (dû à l'expansion par détente rapide) avec un bruit retentissant. Toute personne sortant de l'ordinaire était donc «aabqari»… C'est en songeant à ce récit que le professeur Karim Allaf a baptisé la société qui exploite aujourd'hui la DIC. Derrière ces trois lettres, se cache une nouvelle technologie hautement stratégique pour de nombreux secteurs industriels : la Détente instantanée contrôlée. Séchage des fruits et légumes, texturation, étuvage des céréales, décontamination de substances alimentaires et médicales, extraction des huiles essentielles, préservation des bois archéologiques gorgés d'eau… ses applications sont multiples. Et ses avantages considérables : économiques (vitesse, coût), qualitatifs (stérilisation, préservation des vitamines, de la forme, de la couleur) et environnementaux (absence de solvants, réduction d'eaux usées et matières résiduelles). Ainsi, l'extraction de l'huile essentielle d'ylang-ylang par DIC s'effectue en 6 mn (peut-être bientôt en 2 mn !) au lieu des 24 à 48 heures nécessaires avec la méthode traditionnelle (extraction par entraînement à la vapeur) et permet d'obtenir un produit de qualité parfaite.

Thierry Girard

Le procédé a été inventé en 1988 par l'équipe de Karim Allaf, installée alors à l'Université technologique de Compiègne. Le processus débute par un traitement thermique de courte durée : le produit est porté rapidement à une température d'environ 140 °C et à une pression de 5 bars pendant quelques secondes. Après une phase de stabilisation, la détente proprement dite est ensuite obtenue par une chute abrupte de la pression vers le vide de façon quasi instantanée (un dixième de seconde). Sous l'effet de cette dépression, le produit traité subit un phénomène d'auto-évaporation. La rapidité de la détente est primordiale pour le succès de l'opération.

En 1994, le laboratoire déménage vers la toute nouvelle université de La Rochelle. Déjà, Karim Allaf envisage de passer à l'étape industrielle et de créer une structure privée pour exploiter la DIC qui fait l'objet de nombreuses convoitises. Ainsi, le groupe américain Universal Foods Corporation lui offre de racheter le brevet et d'installer toute l'équipe de recherche en Californie ! Quant à l'Union européenne, jugeant les travaux du laboratoire stratégiques, elle envisage un déménagement vers Cologne ou Murcie. Mais la Communauté d'agglomération de La Rochelle met tout en œuvre pour retenir l'équipe, entreprenant la construction d'un hall technologique !

C'est ainsi que, début 2001, Abcar-DIC Process voit le jour, notamment grâce à l'incubateur régional Poitou-Charentes («une aide précieuse !»). Elle compte aujourd'hui 5 salariés et ses 1 300 m^2 abritent six machines dont les capacités de traitement varient de 50 kg/h à 8 t/ h. C'est Vicenta Allaf qui est aux commandes de la société, ce qui permet à son époux de se consacrer à la recherche tout en participant à la conception des machines et à la transition des études en laboratoire vers l'étape industrielle. En gestionnaire prudente, Vicenta Allaf pratique la «politique des petits pas. Mieux vaut rester sur de bonnes fondations sans se laisser dépasser par le succès.» Car le succès est bien au rendez-vous. Le nombre de clients ne cesse d'augmenter et de nombreux projets se développent avec l'étranger, notamment avec la Thaïlande et l'Indonésie. La jeune entreprise est en passe de devenir la vallée d'Abcar de la détente instantanée !

Axelle Partaix

Cent fenêtres sur Internet

De 2000 à 2002, la Communauté d'agglomération de Poitiers (CAP) fait réaliser la plus longue expérience jamais effectuée sur les usages d'Internet. Dirigée par Jean-François Rouet (directeur du laboratoire Langage mémoire et développement cognitif de l'Université de Poitiers et du CNRS), cette étude a réuni cent volontaires âgés de vingt à plus de soixante ans répondant à des critères socioculturels différents, mais choisis pour leur méconnaissance d'Internet. Une pratique devenue régulière grâce au prêt de matériel informatique a permis de dégager leur représentation d'Internet, leurs attentes et leurs craintes.

A la lecture des témoignages, des statistiques et des analyses, on s'aperçoit qu'Internet est difficile à manipuler et nécessite une période d'apprentissage. Il faut également rassurer les nombreux utilisateurs qui craignent toujours les vols causés par les achats en ligne avec la carte bancaire, la violation de la vie privée, etc. Il est suggéré à la CAP de mettre en place des structures d'aide pour élargir l'accès à Internet et de créer des «communautés de développement culturel». ***C. L.***

Ed. Atlantique, 232 p., 18 €

Mécénat pour les musées de Poitiers

La fondation BNP Paribas s'est engagée à faire connaître et à préserver les collections des musées de France et de l'étranger. A Poitiers, elle a offert en 2002 la restauration du grand tableau *Aurore et Tithon*, 1747, de Jean-Baptiste Pierre, et elle a publié fin 2005 un remarquable ouvrage sur les musées de la ville. Derrière le profil d'Athena – dite la Minerve de Poitiers – qui illustre la couverture, les 128 pages du livre restituent la richesse et la diversité des collections grâce aux superbes photographies de Hugo Maertens et Christian Vignaud. Les textes rédigés par les conservateurs présentent les œuvres les plus précieuses et représentatives des musées Sainte-Croix et de Chièvres, de la préhistoire à l'art contemporain.

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

La mort d'Hyacinthe, 1801, de Jean Broc.

EXPOSITIONS

Galerie de l'école d'arts plastiques de Châtellerault : «Compléments d'objets», exposition thématique avec Claude Closky, Nikki de Saint-Phalle, etc., du 28 janvier au 28 mars. «Jacques Villeglé, lithographies, gravures et sérigraphies», pour les 80 ans de l'artiste, du 30 mars au 28 avril.

Hôtel Saint-Simon à Angoulême, Frac Poitou-Charentes : «A dessein», l'image dans la peinture, avec Glen Baxter, Régine Kolle, Thomas Schütte... du 3 mars au 15 avril.

Confort Moderne à Poitiers : «L'obscur», de Laetitia Benat du 20 janvier au 19 mars.

Espace d'art contemporain Rurart à Rouillé : «Circulez, il n'y a rien à voir», exposition collective de Ann-Veronica Janssens, Sabrina Montiel-Soto, James Turrell (œuvres empruntées à des collections publiques) du 1er mars au 11 juin.

Chapelle Jeanne d'art de Thouars : «D'entrée de jeu», exposition du Frac Poitou-Charentes avec Michel Blazy, Ernest T, Piero Gilardi, du 4 février au 26 mars.

Collège André-Bouillet à Couhé-Vérac : «Motif de votre présence», d'Erwan Venn dans le cadre des 9e Rencontres collégiennes d'art contemporain, du 6 mars au 7 avril.

Carré Amelot à La Rochelle : «Vent d'Autan», photographies de Daniel Maigné, jusqu'au 18 février ; photographies de Mathieu Bernard-Reymond extraites des séries «Intervalle» et «Disparitions», du 2 mars au 14 avril. Photographies dans la galerie d'essai : «Intérieurs» de David Simon, jusqu'au 11 février ; «Résurgences» de Laurence Bonnal, du 9 au 30 mars.

Paul-Armand Gette

Galerie Louise-Michel à Poitiers (dans le cadre de la résidence d'artiste de la Ville) : « La permanence du sujet», expositions et interventions de Paul-Armand Gette, du 27 janvier au 2 avril ; à la Galerie des écoles d'art, lecture théâtralisée «Dissimulation et dévoilement d'Artémis» le 28 mars, et exposition des publications de Paul-Armand Gette du 28 mars au 28 avril.

Les divertissements botaniques, Paul-Armand Gette, *Eupatorium cannabinum* L. & *Symphoricarpos albus* (L.) S-F Blake, (Paula) 2005.

POITIERS, ROMANE ET ROMANESQUE

Le patrimoine roman, la place de l'université et la présence de la nature sont les axes qui structurent ce livre de Jean-Luc Terradillos et du photographe Marc Deneyer (Geste éditions, coll. «Villes et rivages», 126 p., 30 €). A la fois synthétique, très documenté et sans superlatif, cet ouvrage guide les pas et le regard du visiteur, et permet d'apprendre à connaître une ville qui ne se dévoile pas au premier venu. Sachant qu'une ville est autant rêvée que vécue.

ZAD MOULTAKA

La résolution harmonieuse

Philippe Nahon et Zad Moultaka.

Arthur Péquin

Dans un article consacré à Stravinsky et Webern au Domaine Musical, Louis-René des Forêts définissait «les exigences auxquelles nous sommes en droit d'attendre que satisfasse une œuvre d'art» : «Souci d'économie et science du dosage, soumission à des canons rigoureux, qui n'excluent pas l'aisance avec laquelle sont apportées aux problèmes techniques des solutions élégantes (toute technique codifiée n'étant qu'abstraction dépourvue de sens tant qu'elle reste à l'état de norme figée sur laquelle ne se greffe rien d'actif), volonté d'invention continue, refus de tout arbitraire, la beauté plastique venant ici au premier rang des objectifs poursuivis.» Pour toutes celles et tous ceux, même les plus exigeants, qui, l'été dernier à Saintes, ont écouté les œuvres de Zad Moultaka, elles répondent à ces critères. Il en fut ainsi lorsque, subjugué, le public découvrit *Enluminures* pour 9 voix de femmes sur un poème de Georges Shehadé, son compatriote libanais, écrivain adulé par les surréalistes et les situationnistes.

Né au Liban en 1967, Zad Moultaka commence très tôt ses études musicales ; il achève son cursus de piano au conservatoire national de Beyrouth en 1984, année où il s'installe à Paris. Après deux ans de travail avec Marie-Madeleine Petit et Pierre Sancan, il entre au CNSMP dans les classes d'Aldo Ciccolini, Bruno Rigutto, Marie-Françoise Bucquet et Christian Ivaldi. Après deux premiers prix à l'unanimité (piano et musique de chambre) et une année de perfectionnement, il entame une carrière de soliste et se voit invité dans de prestigieuses salles européennes ; dans le même temps il enregistre Brahms, Schubert et Fauré pour les éditions Stil et signe ses premières musiques pour le cinéma et le théâtre. En 1993, malgré ces débuts plus que prometteurs, il met un terme à sa carrière de soliste international pour se consacrer exclusivement à la composition.

Catherine Peillon qui, dans son précieux label l'Empreinte digitale, accueille les dernières créations discographiques de Zad Moultaka, emploie fort judicieusement la métaphore du fleuve Alphée qui se perdit dans la mer et par amour de la nymphe Arethuse rassembla ses eaux dispersées pour ressurgir fleuve sur l'île où elle s'était réfugiée

Au confluent de cultures aussi puissantes, il y avait, outre tous ceux qui guettent tous les créateurs ambitieux, un écueil terrible à éviter : l'exotisme et son avatar contemporain marchand la world music. C'est par une savante subversion de l'ethnique, par une assomption des racines dans ce qu'elles ont de plus noble, de moins édulcoré, dans un choix particulièrement raffiné de textes du Cantique des Cantiques ou des pièces d'Etel Adnan en passant par des poésies érotiques arabes, que Zad Moultaka domine l'épineux sujet.

Mais la subversion, l'appropriation de formes millénaires, de modes impossibles à reproduire sur des instruments occidentaux, représente une gageure folle. Cette conciliation, Zad Moultaka l'a obtenue grâce à un long cheminement personnel : «Le piano, que j'avais longtemps dénigré et que j'ai refusé pendant des années, n'est autre que le prolongement de moi-même. Que je le veuille ou non, je devais l'accepter comme accepter mon corps et mes membres.» Et dans *Zàrani*, cet instrument symbole de la puissance bourgeoise occidentale devient un moyen de tissage, d'enrichissement du lien sans nier le choc avec l'oud et la voix.

Il n'est pas étonnant que les meilleures formations, dont Ars Nova, les festivals les plus prestigieux commencent à lui passer des commandes. Notre région aura le privilège de l'accueillir du 29 mars au 4 avril 2006. A ne pas manquer.

Jacques Polvorinos

RENCONTRE MUSICALE ENTRE L'ORIENT ET L'OCCIDENT

Une semaine avec Zad Moultaka à Poitiers, du 29 mars au 4 avril, par Ars Nova, en coproduction avec Le Théâtre - Scène nationale de Poitiers, la Maison de l'architecture Poitou-Charentes. Concerts, exposition, documentaire, rencontres, répétition publique… Concerts dans la région : *Zàrani*, le 28 mars au Théâtre de la Coupe d'or à Rochefort, le 30 mars à La Blaiserie ; «A Dionysos», soit cinq pièces, *Zikr*, *Fanàriki*, *Fragments*, *Loubnân* (création), *Nepsis*, le 4 avril à la Hune (Saint-Benoît), le 7 avril à La Coursive - Scène nationale de La Rochelle. www.arsnova-ensemble.com

CD de Zad Moultaka : *Zàrani*, l'Empreinte musicale, 2003. *Anashid*, Network, 2001.

CRÉATIONS

Les Métamorphes, d'après Ovide, mise en scène de Jean Boillot - La Spirale, musique d'Alexandros Markéas interprétée par Ars Nova, à Poitiers : _Narcisse_, le 10 et 11 février (Beaulieu), _Air_ et _Eaux_, du 14 au 23 mars (La Blaiserie).
Chantier «La Mouette», de Tchekhov, mise en scène de Claire Lasne - Centre dramatique Poitou-Charentes, avec Richard Sammut et la haute école de théâtre de Suisse romande, du 30 janvier au 1er février à Poitiers (La Blaiserie).
OCCC, dernier volet du triptyque de la Fin des temps, de Régine Chopinot - Ballet atlantique, centre chorégraphique national de La Rochelle, du 2 au 4 mars à la chapelle Fromentin.

JEAN-JACQUES SALGON

La Rochelle aventures

La Rochelle, pour moi, c'est l'incarnation de la grande ville dans des yeux d'enfant. Le moyen de rejoindre sa propre enfance : la première fois qu'on m'a mis des lunettes devant mes yeux myopes, ç'avait été pour découvrir La Rochelle. Et puis on y venait à Noël, voir les jouets. Dans le grand magasin du centre ville, il y avait un escalier mécanique et un étage, incroyable. On venait aussi à La Pallice, chez Fumoleau dans la ville en bois, pour les arbres d'hélice et les treuils à réparer, qu'on remportait à L'Aiguillon-sur-Mer, et dans ce stock américain pour les pièces de Jeep et de Dodge. C'est cette magie, d'abord, que j'ai reçue à lire ces chroniques de Jean-Jacques Salgon : une ville tout entière revient, parce que chaque détail on le reconnaît. La ville n'est pas si grande : mais elle devient comme une conquête d'enfant, ce grand adulte à pied ou en vélo qu'est l'écrivain.

Jean-Jacques Salgon je le connais, lui, depuis son premier livre : *07*, chez Verdier. C'est le numéro du département de l'Ardèche. Une suite de récits brefs, tout entiers axés sur l'exploration d'un instant. Par exemple le départ en vacances, la caravane attelée à la voiture dans la cour de l'école primaire où travaille le père, et on s'en va dans l'Espagne encore franquiste. Sauf que tout l'hiver, pour rendre la caravane isotherme, le père a bourré la double paroi de vieux numéros de *l'Humanité-Dimanche* : et quand ça explose en plein sur l'autoroute, allez expliquer que vous n'êtes pas là pour quelque sombre entreprise de propagande.

Ce n'est pas l'anecdote, c'est une indication de forme : approchez le microscope assez près du réel, et il redevient magique, comme il l'est pour l'enfant. Approchez le microscope assez près du réel, et tous les outils de la fiction romanesque sont nécessaires pour dire avec justesse cette présence, ce sentiment d'apparition, quand bien même il ne concerne qu'une dame avec son chien, ou un tel jardinier à qui on demande qui peuvent bien être ces voisins, décorant un bunker de la guerre en paradis du dimanche. Et cette jonction du réel et du fantastique, par le récit bref, et qu'il nous donne à lire le réel, c'est une intersection majeure de la littérature contemporaine : depuis Raymond Carver, exactement.

Et les conséquences ne sont pas petites. Par exemple, la ville on la connaît par nappes, par surfaces, on sait sa hiérarchie : vous arrivez par la rocade, vous prenez troisième rond-point à droite, l'avenue, et puis vous vous garez sur la place. Salgon se donne des contraintes que la ville ignore. Une voie ferrée abandonnée ou presque, celle qui va de la gare de La Rochelle au port de La Pallice, et suivez à pied. Ou bien cette calme rivière jouet, dans le jardin public : à moi aussi il est facile d'en convoquer l'image, souvenirs d'enfance. Mais l'idée de la remonter jusqu'à sa source, c'est Salgon. Alors on traverse les rocades par dessous, on se perd dans les pavillons, et puis on est confronté à cette très précise frontière où la ville devient campagne, derrière le supermarché. Et c'est toute la ville que vous avez dressée comme dans une fresque verticale, imprévue. C'est cette traversée-là qui donne son titre au livre : *Les Sources du Nil*.

Alors le plaisir très immédiat qu'on a à lire cette suite de récits que Jean-Jacques Salgon avait d'abord publiés ici, dans *L'Actualité Poitou-Charentes*, c'est qu'ils deviennent comme un guide d'aventure pour toutes les villes. On oublie La Rochelle, malgré les noms de quartiers, les noms de rues, et toute l'évidence topologique. Ces architectures Troisième République de «l'Ecole normale d'institutrices», on les a forcément tout près de chez soi aussi. Ce musée tout rempli de faïences et d'assiettes, ou d'objets incongrus, qui n'en a pas visité un, par un dimanche d'hiver pluvieux ? Et les étranges aquariums humains que constituent ces cafétérias des hypermarchés, qui ne s'en est pas étonné ?

Sa contrainte, l'écrivain doit la respecter jusqu'au bout. Son travail est de nous donner à voir. De restaurer qu'on soit curieux sur cet ordinaire, de voitures et d'autobus, de lotissements et d'opaques fenêtres bourgeoises, ce qui fait que la ville est vivante. Mais que le destin de la ville est fragile, et l'immense humanité qui s'offre dès que le regard passe au-delà des tristes normes obligées, c'est à nous d'en saisir les plus fragiles traces. Alors oui, ces récits éclatés, dans la profusion qu'est la ville, nous redonnent bien l'unicité du réel, et ce qu'il garde en lui de rêve, même d'aventure : qu'y ferions-nous sinon ?

François Bon

Kate Barry

Jean-Jacques Salgon a reçu le Prix du livre en Poitou-Charentes 2005 pour *Les Sources du Nil. Chroniques rochelaises* (éd. de L'Escampette. Les quatre premiers récits ont paru dans *L'Actualité* (n° 53, 57, 62, 64). Trois autres livres étaient en compétition lors de la dernière délibération : *Autobiographie d'une arme à feu* de Jean-Paul Chabrier (L'Escampette), *Kujoyama* de Marc Deneyer et *203* de Dominique Hérody (Le temps qu'il fait). L'Office du livre a aussi décerné le Prix de l'édition en Poitou-Charentes qui couronne un éditeur de la région pour un livre publié dans l'année (*Histoire de Louis* d'Antoinette Dilasser) et pour la qualité de son catalogue. Ce prix revient aux éditions Le temps qu'il fait, créées et dirigées par Georges Monti à Cognac depuis 1981.

Les yeux des chiens ont toujours soif

Le nouvel ouvrage de Georges Bonnet est un roman, intitulé *Les yeux des chiens ont toujours soif*. Le poète se livre ici à l'exercice du genre romanesque, avec cependant des mots et des phrases dignes de la poésie. Ce roman au style travaillé mais pour autant épuré et fluide traite de la rencontre entre Louise, une vieille fille septuagénaire, et Emile, le narrateur.

Marc Deneyer

Georges Bonnet plonge les lecteurs au sein des petites habitudes des protagonistes, offrant à l'imagination «les mille petits détails qui font qu'on vit avec eux». Au fur et à mesure des pages l'auteur dévoile une histoire d'amour pudique inspirée de lieux et de personnages qui lui sont familiers. Parcourant les rues de la ville de Poitiers, le narrateur évoque le quotidien qui est le sien, et bien qu'il ne sorte pas de l'ordinaire il nous touche par sa gravité et sa profondeur. L'amitié, l'amour toujours emprunts d'une triste solitude sont les fils conducteurs de ce récit simple. Georges Bonnet révèle toute la beauté des mots dans une prose poétique tendre, et parce qu'il est avant tout poète il sait nous transporter au-delà du roman dans une aventure à la légèreté étonnante associée à la délicatesse de son écriture. Avec ce récit, Georges Bonnet devrait toucher un public plus large, pas seulement les amateurs de poésie. Il suffit d'aimer se laisser bercer par les mots. Les mots, ce poète les manipule avec une sensibilité qui ne finira pas de nous surprendre.

Camille Lecoq

Le temps qu'il fait, 144 p., 16 €

Haies vives

Véronique Joyaux vient de faire paraître au Dé Bleu son second recueil de poésie, après trente années de silence, au titre évocateur de *Haies vives*. Inspirée par son jardin, la beauté et le calme de la nature, cette enseignante nous dévoile son univers où les mots sont justes et précis pour décrire toute la douceur et la tendresse de la vie. Se donnant la mission de sauver les mots en perte de sens, peu employés et pourtant à forte signification, ses poèmes courts sont emprunts d'une musicalité qui incite à les dire plutôt qu'à les lire. Car selon elle, «la poésie est solitaire et difficile à atteindre», c'est pourquoi elle aime s'associer aux plasticiens et aux arts visuels. Véronique Joyaux tisse les mots comme on tisse une tapisserie, et au fil des pages on découvre des poèmes doux et chaleureux. Les thèmes de l'eau et de la lumière sont bercés par ses souvenirs d'enfance au bord de la Loire dans des textes au style fluide et minimaliste. S'opposant à la poésie hermétique, Véronique Joyaux tente d'ouvrir son lecteur à des émotions simples, presque naïves, mais accessibles à tous. ***C. L.***

Le Dé bleu, 96 p., 12 €

Histoires extraordinaires

Plus étonnantes les unes que les autres, les histoires de Jean-Paul Bouchon sont d'autant plus insolites qu'elles sont vraies. Le lecteur devient témoin des événements datés et situés comme des rapports d'enquêtes. Sans volonté particulière d'écrire pour l'art du style, Jean-Paul Bouchon écrit pour le plaisir de faire partager ses découvertes surprenantes. Balayant toutes les époques, ces *Histoires extraordinaires de l'Ouest* racontent les aventures vécues par des hommes et des femmes ordinaires. Du récit d'une enfant manifestant tous les symptômes d'une possédée en passant par l'aventure de catholiques manipulateurs jusqu'à des histoires de forces surnaturelles, ou au contraire de forces trop naturelles, l'auteur nous plonge dans un suspens passionnant, pimenté d'un doute inévitable sur la véracité des faits incroyables et pourtant irréfutables. L'intrigue, manipulée à merveille, permet de découvrir des événements locaux ; de La Rochelle jusqu'à Caen, chaque parcelle de l'Ouest a été étudiée pour notre plus grand plaisir. Certaines histoires restent aujourd'hui encore d'entiers mystères… ***C. L.***

Gestes éditions, 256 p., 22 €

Marc Deneyer

EXPRESSIONS ÉROTIQUES EN POITOU-CHARENTES VENDÉE

Sous la forme d'un dictionnaire, Jean-Jacques Chevrier fait un inventaire des termes érotiques en parlanjhe, le poitevin-saintongeais. Classés en plusieurs catégories les mots et expressions sont replacés dans leur contexte grâce à de nombreuses citations et une note explicative nous rappelle la prononciation à appliquer. On apprend qu'un libertin s'appelle un «galibaudrous», qu'une amoureuse peut être une «bllunde», une «garcière» ou encore une «megnoune», et que désirer quelqu'un se dit «prgalàe». Soucieux de faire perdurer la langue de sa région, Jean-Jacques Chevrier nous livre toutes ses connaissances en la matière pour que l'on puisse s'aimer en patois.

Geste éditions, 396 p., 25 €

DANGÉ-SAINT-ROMAIN

Le Yo'Dom

Un nom bien mystérieux pour ce café. Il sonne comme un encouragement, semblable à ceux que se prodiguent les marins pêcheurs en remontant de lourds filets. Quelque chose de scandé, de fort ! Yo ! Ho ! Yo'Dom ! Et l'on voit ces marins d'un temps révolu bander leurs muscles pour extirper des profondeurs des prises argentées ruisselantes d'écume… En fait, le mystère n'est que de façade, comme celle du Yo'Dom qui donne sur la Nationale 10.

Yo correspond à Yoann et Dom à Dominique, les prénoms respectifs du fils et de l'ancien propriétaire des lieux. L'appellation est restée. Faute de moyens financiers à consacrer à l'enseigne, défaut d'imagination ? Plus sûrement la force de l'habitude.

La patronne arpente l'espace derrière le comptoir comme un boxeur qui parade avant le combat : elle a le verbe provocateur et les mimiques exagérées de défi que l'on chérit entre les cordes d'un ring. Sa parole semble aussi haute que creuse. Mais cette façon de plastronner derrière le zinc rencontre – ou semble rencontrer, il faut rester prudent – l'adhésion de la demi-douzaine de clients qui s'aligne de l'autre côté. Peu après notre entrée, alors que le téléphone sonne, Corinne, la patronne du Yo'Dom, lance à la cantonade «C'est une des femmes !» avant de décrocher. La plaisanterie doit être rituelle, mais elle déclenche quand même les rires des fidèles qui s'inquiètent d'éventuelles photos que nous pourrions faire en brodant autour du motif.

«On est d'accord pour les photos, mais il faut dérégler l'horloge !» s'avise un client, et sa proposition relance les rires qui s'apaisaient. Après vérification, il apparaît qu'il n'est que dix-neuf heures quinze. Dans les bourgs plus qu'en ville, les épouses doivent être soucieuses des éventuels écarts de leurs conjoints… Face au comptoir, une affichette est punaisée : Jean-Pierre Raffarin, Premier ministre et natif du Poitou, y est caricaturé en Roi-Soleil, portant perruque longue et bouclée, avec une bulle qui annonce «L'Etat, c'est moi ! Une république décentralisée à Chasseneuil-du-Poitou. Tel est mon bon plaisir.» Une plaisanterie respectueuse et bon enfant.

La patronne demande à voir une pièce d'identité «au cas où vous diriez des bêtises». Elle lit en fronçant les sourcils et remarque, plaisantant à moitié, que «c'est pas français comme nom !». J'admets volontiers. Malgré cet aveu, Corinne revient sur cette évidence. Je la rassure : j'écris malgré tout en français. Elle ne semble qu'à moitié apaisée. J'ai introduit l'extérieur, l'étranger, l'exotisme toujours suspect dans l'espace chaud de son établissement poitevin.

Mais, me console-t-elle en constatant tardivement mon agacement, elle-même n'est pas d'ici. Elle vient de Châtellerault, un extrême lointain situé à une vingtaine de kilomètres. Mais cette distance a cependant produit ses effets : «Moi, j'étais sage avant de venir ici !» Les habitués rient complaisamment. Que faut-il comprendre ? Le papier mural de l'arrière-salle, un magnifique paysage de plage exotique avec sable fin et blanc, aux palmiers s'inclinant tendrement sur une mer tropicale au bleu profond, serait-il témoin de torrides débauches ?

Corinne coupe court à ce vagabondage. «Mes clients sont comme une famille, ils se sentent bien au Yo'Dom.» Et Corinne fait ses journées de douze heures dépassées sans barguigner : «On aime notre profession, et on la fait avec grand plaisir. On ne compte pas nos heures !» Sans doute faut-il y voir la raison qui poussait l'habitué de tout à l'heure à vouloir dérégler l'horloge. Le Yo'Dom, un troquet où l'heure ne compte plus.

Par **Pierre D'Ovidio** Photo **Claude Pauquet**

Aller à Lezay

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Quelque chose d'allègre dans la démarche, un air soudain plus vif malgré la douceur qui s'attarde ? C'est qu'on va à Lezay. *I allons y aller*. Comme chaque mardi. Le mardi tout le monde parle patois. Au marché. Sauf les Anglais nombreux à Lezay. *A L'zay*, comme il faut dire. Comme me disait en marchant Ulysse Dubois. Avec qui je retournais (je n'oserais l'inventer) à la *scierie de Circé*. Ce disant il sautait tel un cabri de roche en roche, telle la ganipote quand elle quitte sa peau de chèvre, son bêlement d'agneau pour montrer sa vraie nature de fantôme.

Depuis, l'expression *aller à L'zay* sonne comme un réveil. Comme un réveil qu'on aurait oublié. Dans sa hâte, son impatience, si bien qu'on jaillit plusieurs fois dans la nuit et qu'on se lève tôt, bien trop tôt mais on sera au rendez-vous. Au foirail à 7h30. A cette heure, les brosses sont sorties depuis longtemps. On achève le gonflage de la bête. On finit toujours par la queue. Et c'est par là que nous commencerons. Quand nous arriverons, en bande, comme autrefois les broutards du Limousin, l'homme aura l'air empêché. Non pas que notre présence le gêne. Mais il n'y en a point de si empêché que celui qui tient la queue d'un veau. Ceux qui le regardent faire se croient au bon vieux temps des Galeries Lafayette ou de la Bourse, ils ne comprennent rien au film. Ils voient des paysans avec de belles têtes de paysans. Des paysans comme on n'en voit qu'au cinéma. Je parle d'agitation confuse, de *fièvre acheteuse*, cela ne fait pas rire. Celui qui attend, avec sa blouse noire et son bâton, la cloche de 7h45. L'entrée en scène des veaux, après les bovins de boucherie, les broutards, les moutons. Les veaux, on leur a fait une beauté, donné du volume avec sa petite brosse et c'est ce qu'on appelle gonfler la bête. Ils sont prêts pour le défilé. Celui des vendeurs, des acheteurs. Des badauds que nous sommes, qui *badent au milieu de la carrée*. Qui gênent le passage de ceux qui vont et viennent, qui travaillent. Pour ces marchands payant patente, nous sommes des bêtes curieuses. Et pour ceux qui nous regardent passer avec leurs grands yeux et dans leur petit enclos. Où ils attendent bien sagement. Le chariot qui les emportera (sans frein) jusqu'au camion. Où ils monteront, et pas du tout comme des veaux. Ou mal élevés. Sous la mère et tout de suite sur la scène, il y a de quoi tituber. C'est pourquoi, s'il faut grimper, puisqu'il le faut, on prendra la queue comme tout le monde. On ne fera pas la course en tête. On n'est pas pressé, quand on tient à peine sur ses pattes, de faire les plateaux. De se produire. Devant des gens qui digèrent. Devant cet homme qu'on croyait, parce qu'on l'avait lu, et parce qu'on l'est soi-même, naturellement bon. Celui-là prend des notes, il note dans son carnet ces animaux parqués, la clôture sous le nom de *Rousseau*, c'est un professeur. Il ne s'étonnera pas qu'on lui serve à neuf heures de la tête de veau, chaude avec de la vinaigrette et des échalotes. Mieux, il repiquera au truc. Malgré qu'il en ait. Des réticences politiques. Quand c'est son petit déjeuner qu'il vient juste d'avaler. Cela se mange sans faim insistait sa grand-mère en lui coupant sa tétine (de la mamelle on dit ici et maintenant à Intermarché). Il en reprendra donc. De ce plat chiraquien et en roulant avec son camion vers l'Italie. Où les *vitelloni*[1], qu'est-ce qu'il imagine, finissent en escalopes ou bien «thonnés»[2]. Regardez-le à 9h30 tailler bavette (une entrecôte, pour être exact), écoutez-le manger ses frites et son chapeau quand dans la conversation débarque, long et de gris vêtue, la Mafia (d'authentiques Italiens, on se croyait dans un western spaghetti). Se réjouir avec son voisin de table qu'on soit dans le calcaire. Laisser le granit au nord, le bocage et ses chouans pour dégringoler vers le sud où est le paradis. Du moins vers la Charente. Cette terre a vu naître l'habitat groupé, les premières coopératives. La Réforme y fit ses premiers pas, la Révolution ses premières armes. Ici la vie est associative et l'on vote plutôt socialiste. De quoi faire passer, avec la vinaigrette et les échalotes, la tête de veau servie chaude à 9h. Suivie de l'entrecôte saignante et de ses frites.

Adieu veaux vaches (de réforme, comme les chèvres, mais on voit aussi partir, surtout à Noël et Pâques, les chevreaux par milliers), et bonjour cochons. Car après la tête de veau de 9h suivie de l'entrecôte frites il faut passer à table. A la table de Robert Minot[3] et goûter de son farci. L'homme ne met pas ses convives à toutes les sauces. S'il vous invite chez lui, ce n'est pas pour vous servir des nems (bien qu'ils soient d'une amie philippine et succulents), ni même de son farci. Du farci vous

avez déjà parlé (il a lu votre livre, votre livre est posé sur la nappe), en revanche vous ne connaissez pas la sauce à la couenne. Rares sont aujourd'hui les cochons grillés à la paille. A la paille d'avoine, car elle brûle bien, parfume et colore la couenne. Rares ceux qui râpent au couteau, «en faisant glisser la lame sur le bord des bouts de doigts pour enlever le maximum de gras (ce fameux gras utilisé pour toute la cuisine de l'année[4])».

Mais on trouve des couennes chez le boucher, ainsi que du cœur et du foie. On trouve aussi du *gigourit* tout prêt. Qui est sous un autre nom et dans son *tuperoir* la même chose. La même sauce avec du sang. De la fressure.

Je ne sais pas si la sauce à la couenne est meilleure ou pire que la *sauce à la pire*, ce dont je suis certain, c'est qu'elles utilisent l'une et l'autre la *pire* : la *pire dure*, c'est-à-dire le cœur et le foie, et la *pire molle* qui est le poumon. Toutefois, pour éviter les confusions et parler comme Robert Minot, nous réserverons l'appellation de sauce à la couenne à tout ce qui restait après la cuisine au cochon, la *sauce à la pire* étant ici, *à L'zay*, le plus souvent de chevreau. Sa viande blanchie, hachée, Robert Minot la sale et poivre comme il faut, puis il la fait cuire cinq à six heures dans cinq à six litres d'un vin rouge corsé. Il en arrose ensuite ses pommes de terre du jardin. Ou plutôt il écrase ses pommes de terre vapeur dans cette sauce dont il a toutes les raisons d'être très fier. Mais assez parlé. La sauce à la couenne est un plat qui se mange chaud. Comme la tête de veau. Après la tête de veau et avant qu'elle ne se fige : *avant qu'o beutte*. ■

1. Des «grands veaux». Dans le film de Fellini ils ont la trentaine et ils tètent leur mère.
2. Le vitello tonnato ou «veau thonné» est un plat italien particulièrement rafraîchissant.
3. Robert Minot fut adjoint au maire chargé du marché et il est aujourd'hui en retraite.
4. Je cite Joseph Joubert, maire de Lezay et conseiller régional, qui lui-même rapporte les propos de son père, un camarade de classe de Robert Minot.

Wolinski

«On a en commun une telle aventure»

Entretien **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

Georges Wolinski, dessinateur de presse et d'humour, auteur-acteur de bande dessinée, préside le jury de la 33e édition du Festival international de la bande dessinée (FIBD). Et se retrouve, à ce titre, au cœur d'une exposition rétrospective, chronologique et thématique. «Ma vie, c'est dessiner», résume, délicieusement résigné, cet observateur attentif de la société française.

L'Actualité. – Vos biographies parlent d'une formation en architecture. Comment avez-vous glissé vers le dessin d'art ? de presse ?

Georges Wolinski. – Ma formation en architecture est... très sommaire mais j'ai fait deux ans d'atelier aux Beaux-Arts de Paris, avec les fêtes et rituels de l'époque. Et il y a eu les hasards de la vie. Il a fallu que je constate que j'étais nul en tout, que la seule chose que j'aimais faire, c'était dessiner. Le hasard est venu de *Hara-Kiri*, en 1960, alors que j'étais soldat en Algérie. J'ai vu un dessin de Topor, cela m'a tellement frappé... Il fallait que j'aille voir ce journal. Je travaillais sur «Après la bataille» de Victor Hugo, j'en faisais une parodie. Je l'ai envoyée à Cavanna qui l'a acceptée. Ensuite, je dessinais le soir pour *Hara-Kiri* et je travaillais le jour... Après en avoir parlé avec ma femme, j'ai donné ma démission. C'était risqué, mais dans la vie, une ou deux chances se présentent. C'était en 1963-1964.

Depuis je travaille avec les mêmes – ceux qui ne sont pas morts –, ce sont mes seuls vrais amis. On a en commun une telle aventure, *Hara-Kiri*, *Charlie-Hebdo*, *Charlie-Mensuel*. Sans prétention, nous sommes à l'origine de l'humour français actuel, celui de Canal +, de l'audace dans la publicité...

Vous dessiniez donc depuis...

Depuis que je suis tout gosse. J'ai dessiné sur le papier qui enveloppait les pâtisseries de mon grand-père, à Tunis. Je lisais *Mickey*, *Robinson*, *Hop-Là*, *Gédéon*, *Bibi-Fricotin*, *Les Pieds-Nickelés*... J'ai vu arriver Coq-Hardi, les comics américains, tout cela a nourri ma culture de la bande dessinée, du dessin. J'ai acheté mon premier livre de Dubout à l'âge de 11 ans. A Tunis, j'allais à la bibliothèque qui se trouvait dans la médina voir les dessins de Daumier...

Votre travail de dessinateur a traduit les combats des années 1960-1970, pour l'abolition de la peine de mort, pour la contraception. Qu'y a t-il de subversif aujourd'hui ?

On m'a souvent accusé d'être un macho mais les femmes ne s'y sont pas trompées, j'ai toujours été avec elles... Il y a eu une évolution des mentalités. Ce qui était choquant dans les années 1960 ne l'est plus. Ce qui le devient, c'est l'aspect bien-pensant, le racisme, l'insouciance du capitalisme, la méchanceté froide... ce n'est plus le sexe. Actuellement, le véritable courage, c'est de lutter pour conserver les libertés acquises. Puisque la justice n'existe pas, il faut se battre, toujours, pour la liberté... notre liberté de journalistes, serrer des fesses à l'approche des élections. Les riches ont toujours aimé posséder des journaux, c'est leur joujou, ça les amuse.

Que vous inspire avec le recul le titre de *Hara-Kiri* annonçant la mort du Général de Gaulle «Bal tragique à Colombey : un mort» ?

A l'époque, en 1970, c'était assez gonflé, c'était avant Giscard qui a supprimé la censure, on peut lui reconnaître cela. C'était le début d'une liberté, la naissance d'une télévision moins aux ordres. Ils ont

cherché des prétextes (pour interdire *Hara-Kiri*, ndlr), ils ont trouvé quelques vagues dessins «dangereux pour la jeunesse». Nous avons été défendus par tous les patrons de presse.

Il est courant de lire que le sexe est votre sujet de prédilection...

Cela me surprend toujours. Le sexe n'est-il pas omniprésent dans toute la littérature ? Est-ce qu'on peut

me considérer comme un obsédé sexuel ? D'ailleurs je ne fréquente que des obsédés si cela veut dire aimer sa femme. Je trouve les femmes superbes, je les ai toujours regardées : mes jolies tantes, mes charmantes cousines... Je ne saurais pas vivre sans les femmes. Je n'en parle pas si mal et j'adore les dessiner.

Vous avez été un découvreur, quelle bande dessinée retient actuellement votre attention ?

Mes vieilles admirations vont à Moebius, dessinateur extraordinaire, aux Américains. J'ai été membre du jury du *Point*, je suis assez au courant de l'actualité. Il y a des merveilles qui parlent de choses d'aujourd'hui et qui ont abandonné le héros – genre *XIII* de Van Hamme, j'ai horreur de ça. Tout cela rejoint la littérature : *Le Blog* de Frantico, *Les Mauvaises gens* de Davodeau, *Notes pour une histoire de guerre* de Gipi, *Ripple* de Dave Cooper, *Le petit bleu de la Côte ouest* de Tardi, Munoz et Sampayo... des trucs formidables.

Vous avez signé des scénarios pour Georges Pichard, vous êtes l'auteur complet de *Une vie compliquée*, album sorti en 2005. Avez-vous d'autres projets de bande dessinée ?

Non, mais je sors un livre superbe chez Albin-Michel intitulé *Wolinski, les carnets de voyage*, qui rassemble des croquis et des reportages. Cabu avait lancé les reportages dessinés et j'ai énormément voyagé pour *Charlie-Hebdo* : Pologne, Russie, Italie, Croatie, Cuba dans les années 1970 ou, beaucoup plus récemment, le Chiapas (Mexique) où j'ai rencontré le sous-commandant Marcos. Et je continue à dessiner pour *Charlie-Hebdo*, *Paris-Match*, le *Journal du Dimanche*.

L'hommage d'Angoulême, le fait d'être grand prix vous touchent ?

Je plaisante beaucoup là dessus, sur ma longue attente. Je suis touché parce que c'est un cadeau de mes amis : Fred, Druillet, Pétillon, Cestac, Bilal... ils ont dit : «Il faut que Georges l'ait.» Et c'est pas n'importe qui, ces gens-là ! ■

Au Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI), le Festival d'Angoulême montre tout de Georges Wolinski, dessinateur né en 1934 en Tunisie. «L'art, dit-il, c'est avant tout le dessin.» Dessins de jeunesse au trait extrêmement fouillé, détaillé, dessins rapides, politiques, travaux autobiographiques, érotiques, de scénariste pour la pulpeuse *Paulette* de Pichard et d'auteur complet, croquis pour la presse...
C'est évidemment une œuvre de dessinateur foisonnante – près de 80 albums depuis l'adaptation remarquée, dans les années 1960, de *La Reine des pommes* de Chester Himes – qui est évoquée au travers de quelque 200 pièces, dessins originaux et exemplaires de magazines. Sous l'impulsion de Wolinski, *Charlie-Mensuel* a publié des classiques américains et de jeunes créateurs contemporains dont les noms sont aujourd'hui fameux : Crépax, Munoz, Autheman, Pétillon, Manara...
L'exposition présente encore des petits films, des grand tableaux-portraits de Jean-Marc Reiser (1941-1983), l'ami chaque jour absent. En tout, près d'un demi-siècle de création.
Exposition Wolinski, commissariat Jean-Pierre Mercier, scénographie Dominique Clergerie. Au CNBDI, 121, route de Bordeaux, jusqu'au 28 mai.

En résidence à la Maison des auteurs d'Angoulême, le jeune diplômé de l'Ecole supérieure de l'image achève une première histoire longue

Par **Astrid Deroost** Photo **Claude Pauquet**

Les impros *d'Alexandre Clérisse*

Silhouette flottant dans un duffle-coat, Norman le saxophoniste perd l'inspiration, met – soudainement – des canards dans ses solos, des notes de blues dans sa vie. Qu'adviendra-t-il de son art, de ses amours désaccordées ? Alexandre Clérisse, résident à la Maison des auteurs d'Angoulême, achève avec *Jazz Club* sa première longue impro de bande dessinée. L'histoire est inspirée d'existences rencontrées, supposées, comme en raconte, parfois, William Boyd ou l'ami musicien américain. Le dessin est vectoriel, copier-coller animés par des aplats de couleur. Géométries parfaites à la Tati, curieusement intimistes. Le récit pose maintes questions d'intérêt : celles de la création et du talent, de leur reconnaissance, de la solitude, celle du temps qui fait chaque automne plus nostalgique. Alexandre Clérisse, né à Aurillac, vit, lui, la parfaite adéquation entre ses 25 ans et un désir majeur : être auteur de bande dessinée. Rien d'étrange, donc, à considérer comme prémonitoire l'un de ses souvenirs : *«Avec un ami, nous dessinions au kilomètre, sur du papier pour imprimantes, des histoires qui s'apparentaient plus à la frise de Bayeux... Nous avions cinq ans. Le premier déclic est sans doute venu du fait que je voyais toujours ma mère dessiner.»* Sept ans plus tard, la certitude s'installe et l'adolescent du Cantal n'a d'yeux que pour Angoulême, ses concours scolaires et son festival international.

Jazz Club d'Alexandre Clérisse est publié sur le site coconino-world.com

Plus tard, Alexandre Clérisse rencontre Michel Lablanquie, l'un des précurseurs de l'édition BD indépendante. Autre déclic avec, notamment, la découverte de Breccia, Munoz, Nine... Le jeune auteur cite aussi Mazan, aîné d'Angoulême, admiré et désormais si proche, De Crécy, Chaumet, Prudhomme pour lequel il vient de mettre en couleur *La farce de Maître Pathelin*, aux éditions de L'An 2, Chris Ware, d'outre-Atlantique. Après un an d'histoire de l'art à Toulouse, Alexandre Clérisse tente, à Angoulême, l'Ecole supérieure de l'image (ESI), option bande dessinée. Le conseil lui est donné de vieillir un peu. Il le suit en décrochant un BTS de communication visuelle, et travaille. *«J'avais un métier mais ça n'allait pas, la bande dessinée me manquait. J'ai tout lâché et je suis retourné à l'ESI.»* A l'école, pourtant, l'expérience professionnelle en design se révèle précieuse. L'étudiant applique à ses travaux la notion de lisibilité, les imagine publiables. Avec un comparse, il joue de la forme et du fond pour créer des supports originaux. Ainsi des plis et contre-plis de la revue *Le mouchoir*, emblématique aussi d'une idée de la bande dessinée : medium *«populaire, économe, distribuable facilement»*.

Alexandre Clérisse use aujourd'hui de l'outil informatique pour donner vie à des personnages-marionnettes : enveloppes dérisoires comme celle de Norman, dans lesquelles le lecteur s'engouffre. D'autres histoires de vie sont en projet, d'autres thèmes en phase d'exploration et avec eux d'autres images, concrètes ou plus abstraites. A naître, peut-être, tout simplement de la main. Le jeune auteur n'a pour aspiration immédiate que de toucher à tout, que d'improviser en toute liberté. ■

EH?
Ù
OH!

ANGOULÊME 26-29 JANVIER

33e festival international de la bande dessinée

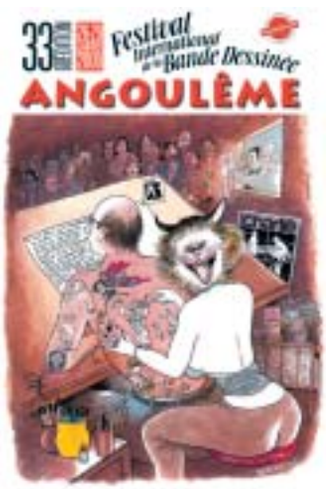
Autour de la rétrospective consacrée à Wolinski, le 33e Festival international de la bande dessinée (26-29 janvier 2006) dévoile, puisque telle est sa vocation, des artistes de toutes les générations, représentatifs de la production mondiale. Exemple avec l'exposition «Soleil de minuit», présentée comme l'une de révélations du festival. Elle rassemble une quinzaine d'auteurs finlandais, presque inconnus hors de leurs frontières et pourtant très prolifiques. Autre détour-découverte: le monde du Japonais Kotobuki Shiriagari au style minimaliste et à l'œuvre protéiforme (dessin de presse, bande dessinée, illustrations, affiches…). Des délégations coréennes, chinoises et des artistes du continent africain seront également présents. Une exposition intitulée «De Pilote à Poisson Pilote» (la collection Dargaud) rendra l'esprit du magazine mythique en croisant des regards d'anciens et de plus jeunes auteurs (Fred-Sfar; Mandryka-Trondheim...).

Le travail de dessinateur de presse cher à Wolinski sera abordé lors des Rencontres internationales, moment d'exception qui permet aux festivaliers de dialoguer en direct avec des auteurs parmi lesquels cette année, Mike Mignola, Den Katchor, Mike Peters (USA), Ralf König (Allemagne), Dupuy et Berbérian, Frédéric Poincelet (France). Le concert de dessins lancé l'an passé, avec succès, sous la présidence de Zep, est reconduit. Cette performance verra se succéder des artistes à la table à dessin, en temps réel, en public, sur une nouvelle partition d'Areski Belkacem.

Autre vitrine du processus de création, l'exposition «Peurs du noir», anti-chambre du film d'animation produit par Prima Linea dans lequel «jouent» des auteurs de bande dessinée et des illustrateurs. A voir, des images fixes et animées, des esquisses signées Mattotti, Blutch, Dupuy et Berbérian, Marie Caillou…

Au rayon jeunesse, entre autres expositions, l'une d'elles sera consacrée au nouveau magazine BD Capsule cosmique lancé en 2004 à l'initiative d'un collectif de jeunes auteurs. A voir aussi le pavillon Jeunes talents, le concours de la bande dessinée scolaire. Le festival accueille également l'exposition «Images et imaginaire de Jules Verne», coproduite par le FIBD et la ville de Nantes, l'espace Mangas, l'espace BD alternative, la création d'un docu-fiction *Entre 4 planches* par les Requins Marteaux, un festival off, des animations non-stop et des chapiteaux qui abritent tout ce que la bande dessinée peut compter d'éditeurs.

Pour tout renseignement : 05 45 97 86 50
www.bdangouleme.com



Ci-contre : l'affiche du festival dessinée par Wolinski.

Guido Buzzelli, un auteur révélé par *Charlie Mensuel*. Exposition au CNBDI jusqu'au 28 mai.

LES IMAGES À EMPORTER DE COCONINO

Le site coconino-world.com, conçu par et pour des artistes de bande dessinée, enrichit jour après jour sa collection internationale de talents contemporains et d'auteurs classiques. Ce musée virtuel du 9e art compte 30 000 pages, consultées chaque jour par 25 000 internautes de 76 pays. A l'occasion du festival, l'association présente son incroyable travail de mise en ligne et de très belles images dont certaines, reproduites sur papier, seront à vendre à des prix très abordables.

LIBRAIRIE DU CNBDI

Un panorama complet de la bande dessinée

Quelque 25 000 titres de bande dessinée présentés sur 200 m², du plus petit au plus grand éditeur... La librairie spécialisée du Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI) d'Angoulême, qui célèbre ses dix ans, est en France la plus importante surface de vente réservée au 9e art. Elle est aussi, par la volonté de sa responsable et fondatrice, en parfaite adéquation avec son contexte muséal. Et tout à la fois commerce de centre-ville. «Avant 1995, explique Monique Marchive, nous proposions à l'accueil les livres d'auteurs présentés dans les expositions du musée de la bande dessinée. L'idée de créer une librairie au CNBDI est née de la demande des visiteurs.» Lorsque le projet prend forme, la ligne est claire et presque militante : la librairie aura l'élégance et la qualité nécessaires à la mise en valeur d'un art encore dénigré et dont les livres s'entassent, en d'autres murs et trop souvent, dans des bacs à soldes. Avec pour référence la librairie de la Corderie royale de Rochefort ou celle du musée d'Orsay, Monique Marchive organise un espace clair, empreint de sérénité et respectueux de tous les publics. «On reçoit trois générations, des très jeunes enfants aux grands-parents, et on a toujours veillé à ce que tous puissent entrer sans que le lieu laisse penser qu'il n'y a pas une place pour chacun.».

Discrétion du décor et de la signalétique au profit des ouvrages, «pour permettre à l'œil de se poser et de se reposer», présentations thématiques, mises en lumière ponctuelles d'auteurs et d'albums, séries complètes, ouvrages d'art, revues et, depuis peu, un rayonnage entier consacré à l'histoire de la bande dessinée, en écho à l'une des séquences du musée... tout est pensé pour inviter à la libre flânerie et à la découverte.

Evidemment complète, la librairie, reflet d'une production devenue foisonnante, a accompagné l'émergence de l'édition indépendante dans les années 1990. «Un souffle magnifique», souligne la responsable qui voit aujourd'hui, avec une certaine inquiétude, les grandes maisons absorber les belles trouvailles – de forme et de fond – initiées par Ego comme x, L'Association ou Fremok. Chaque année, l'équipe de la librairie – Monique Marchive, Gilles Colas, Faïza Hassoun et Alioune Maxime – propose quatre expositions avec accrochage de planches originales et présence des auteurs ou des éditeurs. Des rencontres autour d'une œuvre ou d'un artiste sont également programmées. Ces événements et d'autres, comme la participation de la librairie aux festivals de musique et de littérature, sont désormais consignés dans la news letter lancée en octobre à destination des clients.

Astrid Deroost

Alberto Bocos

Pendant le Festival, outre le fait de proposer toute l'actualité de la bande dessinée, la librairie du CNBDI présente l'exposition «Cases et hiéroglyphes» (jusqu'au 5 mars) autour des derniers albums d'Isabelle Dethan et de Mazan, *Sur les terres d'Horus* (tome 5) et *Khéti, fil du Nil* (Delcourt). Planches originales, crayonnés et croquis entraînent le visite sur les rives du fleuve mythique.

A la Maison des auteurs, une vingtaine d'artistes résidents présentent leurs travaux dans l'univers – recréé – d'une «Manufacture d'images». Bande dessinée, multimédia, cinéma d'animation... Les différentes disciplines se dévoilent au fil d'une exposition construite comme une véritable unité de production avec zone de stockage, chaîne de fabrication et autres bureaux du personnel... L'affiche signée Nicolas de Crécy annonce le décor et des images inédites à découvrir dans le lieu-même de leur gestation, du 26 janvier au 4 février.

VIENT DE PARAÎTRE

***De cape et de crocs*, tome 7, *chasseurs de chimères*, chez Delcourt. Les populaires héros imaginés par Alain Ayroles et Jean-Luc Masbou sont toujours à la recherche du maître d'armes, seul capable d'aider le roi à se protéger d'un coup d'Etat... Cascades et suspense en perspective**

***Lunatic lover's* et *Yume no Q-Saku* de Shuehiro Maruo, et *Mutant Hanako* de Makoto Aida, trois mangas pour adultes publiés par une jeune maison d'édition poitevine, Le Lézard noir.**

***Love Hotel* de Frédéric Boilet et Benoit Peeters, préfacé par Roland Jaccard, chez Ego comme x.**

***Verve* d'Ever Meulen, *Drôles de zèbres* de Séverin Millet, *Quand je serai vieille et autres histoires* de Gabrielle Belle, *L'idiot* d'Anne Herbauts, *Les temps changent* de Zak, Morris, *Franquin, Peyo et le dessin animé* de Philippe Capart et Erwin Dejasse, aux éditions de l'an 2.**

Edgar Morin préside depuis 1994 les Rencontres CNRS Sciences et Citoyens tenues au Futuroscope. Le 23 octobre 2005, à l'issue de ces journées de dialogue entre chercheurs et jeunes, il a donné une conférence dont nous publions un extrait

Edgar Morin *L'incertitude fondamentale*

Depuis 1994, L'Actualité Poitou-Charentes *a publié plusieurs conférences d'Edgar Morin données aux Rencontres CNRS et à l'Espace Mendès France. Parmi les plus récentes interventions, citons «La complexité, un défi à la connaissance» (n° 68, avril 2005), «Dépasser la notion de développement» (n° 63, janvier 2004), «Le consensus et le conflit» (n° 59, janvier 2003). Les rencontres avec Edgar Morin ont toujours eu des effets stimulants et productifs pour l'action entreprise à l'Espace Mendès France et dans* L'Actualité. *Dans sa conférence du 23 octobre 2005 sur «l'aventure de la science», il traitait de thèmes déjà évoqués dans nos colonnes : l'autonomisation de la science par rapport à la religion, à la philosophie et à la politique grâce à ses «quatre pattes» : l'observation, la rationalité, la vérification et l'intuition ; les grands principes de la science ; les problèmes éthiques et la technoscience ; la complexité ; l'apport des sciences de la Terre et de l'écologie…*

*Nous publions de larges extraits de la dernière partie consacrée à la réforme épistémologique, où il affirme que «la science doit se connaître elle-même». En citant ce que Jean-Jacques Rousseau disait de son élève (*Emile ou De l'éducation*) – «Je veux lui apprendre à vivre» –, Edgar Morin souligne les carences fondamentales de notre enseignement : «Chacun apprend à vivre par lui-même mais je pense que le didactisme doit favoriser l'autodidactisme, c'est-à-dire que l'on doit éveiller la capacité d'apprendre, la curiosité, l'élan, car la passion de connaître ne peut pas être inoculée dans les esprits.»*

QU'EST-CE QUE LA CONNAISSANCE ?

On fournit des connaissances, sans jamais dire ce qu'est la connaissance. La connaissance est un secteur spécialisé réservé à l'épistémologie, c'est-à-dire à un petit groupe de philosophes. Or connaître les risques d'erreurs et d'illusions est une nécessité fondamentale. […] Le problème de l'erreur et de l'illusion se pose à chacun de nous, dans sa vie personnelle, politique et sociale. Mais rien n'est indiqué.

Il faudrait que puissent se développer un peu partout des Instituts de culture fondamentale qui s'adressent à tous les âges, avec ces problématiques : Qu'est-ce que la connaissance ? Qu'est-ce qu'une connaissance pertinente ? Qu'est-ce que la scientificité ? Qu'est-ce que la rationalité ? C'est d'autant plus important que nous sommes ici dans une réunion qui aurait dû continuer à s'appeler «Sciences et Citoyens» et qui, malheureusement, s'appelle Sciences et Jeunes» c'est-à-dire qui a volatilisé le mot citoyen alors que la science a de plus en plus besoin d'être citoyenne.

On est rationnel, mais jamais on n'est entré dans la complexité de ce que signifie ce terme. Jamais on ne s'est interrogé sur le fait que la rationalité peut se dégrader en rationalisation c'est-à-dire en une logique abstraite qui ne tient pas compte des données concrètes.

Qu'est-ce que la complexité ? Ce n'est pas qu'un mot, c'est un défi. Mais comment la traiter ? Cela, on ne l'enseigne nulle part. Quels en sont les instruments, les outils ? On sait bien séparer les choses, on ne sait pas les relier.

Notre identité première, c'est quoi ? Où enseigne-t-on ce que signifie être humain ?

C'est un enseignement désintégré, séparé par les disciplines, en miettes. [...] Notre partie animale se trouve dans les départements scientifiques, la partie culturelle et psychique dans les départements des sciences humaines et sociales alors que, malgré tout, notre esprit est inséparable du cerveau qui est un organe biologique et qui a évolué au cours de l'histoire de la vie. Nous savons aussi que notre corps est constitué d'atomes et de particules qui sont apparus dans les premiers temps de l'univers. Nous sommes donc les produits singuliers d'une histoire cosmique.

Nous faisons partie de la nature et, en même temps, nous en sommes détachés. C'est un problème épistémique. L'homme fait-il partie de la nature ? Oui et non. Il faut savoir éviter ce type de question qui nous oblige à une réponse binaire. Nous sommes de la nature et en même temps au-delà puisque nous avons une culture, un esprit, une conscience. C'est la façon de penser qu'il faut changer et, vous savez, c'est la chose la plus difficile à faire.

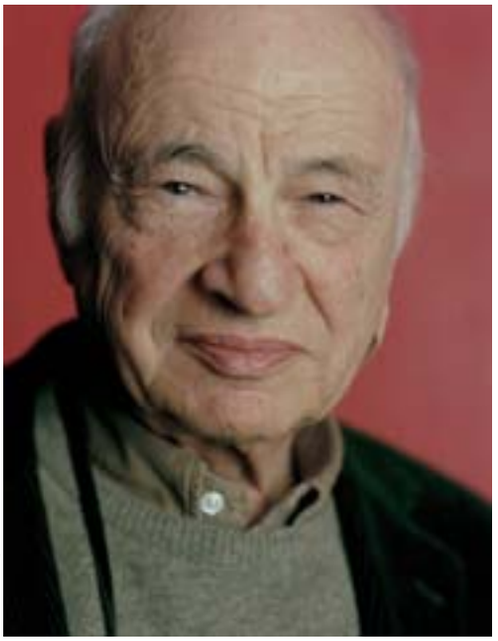
On n'enseigne nulle part ce qu'est l'époque planétaire qui a commencé avec la conquête des Amériques et la navigation autour du globe, qui s'est poursuivie avec la colonisation, l'esclavage et aujourd'hui avec la décolonisation, la mondialisation.

Alors que tout dépend de l'organisation de la planète, on ne nous enseigne pas cette condition planétaire qu'est la nôtre. On ne nous enseigne pas la compréhension humaine qui est une nécessité si on veut faire avancer un peu les relations humaines qui sont souvent et malheureusement abjectes, non seulement avec des gens de culture, de nationalité ou de religion différentes mais aussi au sein d'une même famille, d'un même travail.

Bien entendu enseigner la compréhension humaine, cela nécessite de la psychologie, de la connaissance de soi, des connaissances culturelles et de toute une série de disciplines, mais c'est cela qu'il faut absolument changer. Dans cet institut, on enseignerait la compréhension et l'affrontement des incertitudes.

On enseigne des certitudes, mais jamais l'incertitude fondamentale. […] L'incertitude du destin de chacun dès sa naissance. […] Il faut enseigner l'affrontement des incertitudes. Autrement dit, voici toute une série d'enseignements de caractères vitaux et nécessaires qui n'existent absolument pas dans notre système d'enseignement. J'ai commencé à essayer d'installer ces enseignements dans une université qui se crée au Mexique et dans un institut qui se crée en Espagne. J'aimerais bien que cela se fasse en France, mais c'est le pays qui résiste le plus à ce genre de propositions et de concept. […]

L'incertitude fait partie du destin de l'humanité. L'aventure de la science fait partie de l'aventure de l'humanité qui est une aventure inconnue. On a cru longtemps connaître ce qu'était l'aventure de l'humanité, qu'elle allait vers le progrès, vers la raison, vers le mieux, et nous savons que ce n'est absolument pas certain. On ne peut pas être de ceux qui ne relèvent que les bons côtés de la science et en éliminent les mauvais, c'est-à-dire ses conséquences très dangereuses pour l'humanité. Une vision que j'appelle complexe consiste à voir les aspects antagonistes, contradictoires d'une même réalité et à essayer d'agir dans le sens de ce qui est le plus positif.


Claude Pauquet

Les défis multiples qu'il nous faut relever sont des défis qui nous concernent tous, qui touchent à notre vie humaine et au destin de la planète, c'est-à-dire au destin de l'humanité.

Si vous voulez être chercheur […] il faut savoir que ce métier n'est pas simplement quelque chose de spécialisé qui s'intègre dans un ensemble statique, une entreprise ou le CNRS. Je pense qu'il y a une façon close et myope de faire de la science, sans se préoccuper des conséquences, sans se préoccuper de la société ni de l'être humain.

Depuis Descartes, tous les grands scientifiques ont eu en pensée ce problème de destin de l'humanité, destin auquel la science participe de plus en plus activement et auquel elle devrait participer de plus en plus lucidement.

Ainsi, la mission de la science est encore plus grandiose qu'on ne pouvait le penser au XVII^e siècle. Descartes disait que la science pourrait aider l'homme à devenir «comme maître et possesseur de la nature». Cette idée de posséder la nature est erronée. Plus nous voulons la posséder comme un objet, plus nous risquons de nous détruire parce que nous la dégradons. Nous devons être les copilotes de la planète Terre. ■

Depuis 1994, Pascale Moisdon-Pouvreau a réalisé l'inventaire du patrimoine industriel

Entretien **Jean-Luc Terradillos**

La force motrice de l'eau

Entrepris en 1986 par la Direction régionale des affaires culturelles du Poitou-Charentes, l'inventaire du patrimoine industriel de la région (jusqu'en 1950) a été achevé en 2004. Ce travail d'enquête sur le terrain et de recherche documentaire a été effectué au sein du service régional de l'Inventaire par Pascale Moisdon-Pouvreau, depuis 1994, et les photographes du service. Les données recueillies ont été publiées dans un volume pour chaque département, le dernier, consacré aux Deux-Sèvres, a été édité en 2005 par Geste éditions. Une introduction présente les principales caractéristiques économiques du territoire et les notices se succèdent dans l'ordre alphabétique des communes. En révélant un millier de sites, cet inventaire permet d'éclairer l'histoire économique, architecturale, sociale et technique de la région. C'est donc un outil à exploiter de multiples façons. En étudiant, par exemple, le rôle de l'énergie hydraulique.

Patrimoine industriel des Deux-Sèvres, de Pascale Moisdon-Pouvreau, coll. «Indicateurs du patrimoine», Geste éditions, 288 p., 14 €

Un colloque sur le thème «Patrimoine et industrie en Poitou-Charentes : connaître pour valoriser» est prévu en septembre 2006.

Inventaire général, Marc Deneyer, 1995 © ADAGP

Salle des machines de la centrale hydroélectrique de Jousseau, à Millac (86).

L'Actualité. – Jusqu'à quelle époque la principale source d'énergie fut-elle hydraulique ?

Pascale Moisdon-Pouvreau. – Dans notre région, l'industrie eut recours presque exclusivement à l'énergie hydraulique jusque vers 1850. Dès le Moyen Age, les moulins à eau étaient utilisés pour moudre les céréales mais aussi pour actionner les soufflets des hauts fourneaux, marteler et étamer les métaux, fouler les draps et les peaux, scier le bois et la pierre… L'arbre à cames, qui transforme le mouvement circulaire en mouvement alternatif, fut une innovation capitale pour le développement de l'industrie. Et jusqu'au XIXe siècle, les progrès techniques ont permis d'optimiser l'énergie hydraulique. Cela exigeait toutefois des travaux très importants : creuser un bief ou un canal afin d'aménager une chute d'eau de hauteur suffisante pour actionner des roues verticales, construire une chaussée au milieu de la rivière. Des sites ont ainsi été complètement transformés. En outre, une rivière navigable pouvait aussi favoriser un essor industriel à grande échelle comme ce fut le cas pour la chamoiserie à Niort (depuis le XIIe siècle et jusque dans les années 1980). Cette activité consistait à tanner les peaux avec de l'huile de poisson dans le but de leur donner une souplesse égale à celle des étoffes. A partir des XVIe et XVIIe siècles, via la Sèvre niortaise, l'huile arrivait de Terre-Neuve et les peaux du Canada et de la Louisiane.

D'autre part, le réseau hydrographique de la région étant assez dense, les usines ont été implantées un peu partout. Par exemple, l'une des premières filatures à laine a été créée à l'emplacement d'un ancien moulin, sur une dérivation de la Sèvre nantaise, à la Vialière, un hameau de Largeasse dans les Deux-Sèvres, en plein secteur d'élevage ovin.

L'implantation des usines au XIXe siècle est-elle liée à la disponibilité de l'énergie hydraulique ?

L'eau fut un facteur déterminant de l'industrialisation, tant pour fournir de l'énergie que pour transporter les matières premières et les produits manufactu-

rés. Néanmoins, les implantations étaient aussi liées à la présence des matières premières. Par exemple, les fours à chaux ont été construits dans les carrières de pierre, les tuileries et briqueteries près des gisements d'argile, les usines d'engrais chimiques à proximité des ports d'où l'on importait les phosphates, les pyrites et les nitrates de soude. D'autant qu'à partir de 1860, le développement concomitant de l'énergie thermique et du chemin de fer permettait de s'affranchir de la ressource hydraulique.

Il faut noter cependant qu'un des traits singuliers de l'industrialisation de la région n'est pas lié à l'énergie mais à un problème d'une tout autre nature. En effet, durant les années 1870-1880, la crise du phylloxéra a ruiné les vignobles, ce qui a conduit à la reconversion d'une grande partie du territoire. C'est ainsi que les laiteries coopératives se sont développées. La première fut créée en 1888, à Chaillé, en Charente-Maritime. II est vrai que la plupart des laiteries ont été installées dans d'anciens moulins «modernisés» et qu'elles ont d'abord profité de l'énergie hydraulique avant de remplacer peu à peu celle-ci par l'énergie thermique. C'est aussi vrai pour les minoteries, installées dans des moulins, au cœur des régions de production.

Grâce aux procédés des ingénieurs Poncelet, vers 1824, et Sagebien, vers 1860, de nouvelles roues à eau ont amélioré les rendements énergétiques. Parallèlement, l'invention de la turbine hydraulique qui utilise, contrairement aux roues hydrauliques, la pression de l'eau, fut un progrès considérable – les premières furent installées vers 1860 dans la région. Si quelques minoteries fonctionnent encore avec ces turbines, d'autres ont été reconverties en microcentrales hydroélectriques. Dans les années 1920, la Société des forces motrices de la Vienne a construit sur la Vienne trois centrales hydroélectriques, à L'Isle-Jourdain et à Millac, reprises par EDF en 1946 et toujours en fonctionnement.

La région n'est pas houillère mais elle eut sa mine.

Le seul gisement de houille s'étend de Saint-Laurs, dans les Deux-Sèvres, à Cezay, en Vendée. Il a été exploité à partir de 1840. Du fait de l'absence de grandes voies de communication et de la médiocre qualité du gisement, ce charbon ne pouvait concurrencer celui qui provenait d'Angleterre. La société houillère a donc trouvé un débouché local en construisant des fours à chaux qui nécessitaient une grande quantité de charbon pour la cuisson des pierres calcaires. La matière première était disponible sur place et la chaux servait à amender les sols acides de la Gâtine. L'exploitation a cessé en 1916 à Saint-Laurs et en 1958 en Vendée. ■

Inventaire général, Marc Deneyer, 1995 © ADAGP

Inventaire général, Marc Deneyer, 1995 © ADAGP

Ci-dessus : Sireuil (16), tréfilerie bâtie en 1838 sur la Charente, transformée en aciérie par Martin en 1860, puis en mégisserie. Moulin à marée, à Mornac-sur-Seudre (17).

PANZANI PAR ROLAND BARTHES

Panzani est, à l'origine, une société familiale créée par Jean Panzani à Niort en 1940. Peu après, l'entreprise s'installe à Parthenay où elle emploie 400 ouvriers dans les années 1950, jusqu'à son transfert à Marseille en 1964. Panzani apparaît dans l'œuvre de Roland Barthes. Le célèbre sémiologue, professeur au Collège de France, analyse une publicité Panzani – où la mention «Parthenay France» est bien lisible – dans «Rhétorique de l'image» (*Communication* n° 4, 1964, repris dans *L'obvie et l'obtus*, Points, 1982). Il souligne notamment l'*italianité* du produit qui est signifée par les trois couleurs (jaune, vert, rouge) de l'affiche.

Un monde d'étiquettes

Régulièrement, des dons de particuliers et de négociants enrichissent les collections des musées de Cognac. Ainsi la ville a reçu, en 2003, près de 25 000 modèles d'étiquettes de cognac de Paul Ronne, collectionneur œnographile, et, en 2005, de Martell & Co, un important lot d'archives et d'objets témoignant de l'activité des maisons Augier, Robin et Briand.

Old cognac. E. Pichot, Paris. Entre 1875 et 1894.

Musées de la ville de Cognac

Plusieurs centaines d'étiquettes originales ont été sorties des réserves pour l'exposition «Un monde d'étiquettes, 150 ans de créativité au service du cognac», conçue par Laurence Chesneau-Dupin, directrice des musées de Cognac. Du XIXe siècle à nos jours, le graphisme, la typographie et les thèmes ont considérablement évolué. Fini le temps où l'on transportait le vieux cognac en palanquin, à dos de chameau ou en voilier…

Cette exposition permet aussi d'expliquer le rôle de l'étiquetage qui est désormais strictement réglementé, de retracer l'histoire économique, technique et sociale de l'imprimerie en Charente, dont l'essor a été favorisé par le négoce des eaux-de-vie. Cela représente encore aujourd'hui environ 5 000 emplois dans le secteur du papier, carton et imprimerie, et plus de 200 dans les agences de design. Tous ces thèmes sont traités dans le catalogue de l'exposition rédigé par Caroline Lampre, Amandine Guindet, Didier Peaucelle et Laurence Chesneau-Dupin. La visite de l'exposition au musée des Beaux-Arts peut être prolongée par la découverte du nouveau musée des arts du cognac.

Exposition jusqu'au 2 mai.
Tél. 05 45 32 07 25 / musees-cognac.fr

Musées de la ville de Cognac

Cognac de la Lune fils. F. Bru, Jarnac. 1896.

Cognac Foucauld-Lechantre-Esmeralda. Vers 1900.

Musées de la ville de Cognac

Patrimoine écrit du Poitou-Charentes

Lancé en 2004 par le ministère de la Culture, le Plan d'action pour le patrimoine écrit (Pape) a pour objectif d'évaluer la situation des fonds patrimoniaux en région. Il s'agit de recenser les documents écrits, d'expertiser leur état matériel et d'explorer des pistes pour améliorer la gestion des fonds. En Poitou-Charentes, l'Agence de coopération des bibliothèques, des centres de documentation et services d'archives (ABCD) s'est chargée de l'opération. Avec une recommandation ministérielle particulière : élargir la recherche à des organismes publics ou privés jusqu'alors non sollicités. Sur 277 établissements contactés – bibliothèques, musées mais aussi chambres de commerce et d'industrie, sociétés savantes ou congrégations religieuses – , 145 ont répondu et l'enquête a réalisé un état des lieux pour 84 d'entre eux. Le rapport est disponible sur le site abcd-poitou-charentes.org

«Par patrimoine écrit, on entend les livres, les manuscrits et les archives de toutes sortes. Le patrimoine graphique, comme les estampes, les gravures et même les médailles et les sceaux, est inclus, explique Agnès Babois, chargée de mission à ABCD. L'inventaire a confirmé l'existence d'un patrimoine régional riche mais pas toujours connu du public.» Parmi les pièces marquantes recensées, citons la correspondance d'Emile Combes conservée par la ville de Pons, ou les herbiers, présentant 160 familles de plantes, détenus par la Société des sciences de Châtellerault.

Afin d'améliorer la visibilité des fonds patrimoniaux, le souhait de la mise en place d'un catalogue collectif accessible sur Internet a été exprimé par les bibliothèques, de même que leur difficulté concernant la gestion quotidienne des fonds – archivage, conservation, restauration des documents. Un programme de formation est également souhaité.

Christina De Almeida

ALBERT TURPAIN

Le fil de l'histoire de la T.S.F.

L'histoire des inventions scientifiques aurait-elle oublié de rendre hommage à un homme qui a contribué à son écriture ? Dans *L'Affaire Branly*, Jacques Marzac tente de faire toute la vérité sur l'invention de la télégraphie sans fil. Qui est l'inventeur du principe de la télégraphie sans fil (T.S.F.) ? L'histoire des sciences a retenu que Gulielmo Marconi était parvenu, en 1896, à envoyer un message via un tube à limailles. Mais Edouard Branly, certes moins connu, est considéré comme le précurseur français de Marconi, pour ses travaux sur le tube à limailles de 1890-1891 (même s'il n'avait alors aucune intention d'envoyer un message). On pense plus rarement à Albert Turpain, né en 1844 à Amiens, dont le nom est aujourd'hui tombé dans l'oubli. Et pourtant ! Selon l'enseignant poitevin Jacques Marzac, ce trop méconnu professeur Turpain n'est autre que le véritable pionnier de la T.S.F. : l'homme, deux ans avant Marconi, réussit, en effet, à envoyer des messages à distance à partir du résonateur de Hertz (à Bordeaux).

Dans son livre, *L'Affaire Branly*, Jacques Marzac rend hommage à ce physicien, professeur à l'Université de Poitiers de 1903 à 1939, oublié des dictionnaires : un consciencieux travail de réhabilitation, qui montre comment, tout au long de sa vie, Albert Turpain, lui-même, veut se faire une place dans l'histoire. Quitte à mépriser complètement les recherches de Branly, qui «même s'il avait donné une théorie tout à fait fausse de sa découverte, même s'il n'y avait rien compris, comme Christophe Colomb à la sienne, le fait n'en subsiste pas moins que c'est lui qui a découvert la propriété des limailles utilisées par Marconi pour réaliser la T.S.F.», comme le rappelle, à l'époque, le docteur Pierre Corret. Car lorsque Turpain publie, dans *L'Almanach populaire*, un long article sur l'invention de la T.S.F., il se permet, non sans une certaine mauvaise foi, de ne pas évoquer une seule fois le nom de Branly. Les héritiers de Branly ne le supportent pas. En 1939, ils portent plainte contre Turpain pour «oubli dommageable». Le procès de l'invention de la T.S.F. peut commencer.

La polémique est vive et agite le monde scientifique, dans un climat aux forts relents politiques. Plutôt de gauche, anticlérical, Turpain est l'adversaire idéal des ultra-catholiques que sont Branly et ses défenseurs. Dans cette époque troublée de l'avant-guerre, le débat scientifique s'éclipse parfois devant des considérations partisanes aux allures de règlements de compte. Finalement en 1943, alors que Branly est mort, la cour d'appel de Poitiers donne gain de cause à Turpain, qui s'est rapproché du régime de Vichy (en raison de ses liens avec Marcel Déat, ancien militant socialiste (SFIO) ayant voté les pleins pouvoirs à Pétain en 1940). Pour les descendants de Branly, il n'est pas question d'en rester là : l'affaire est portée en cassation. Et, en 1951, le procès renvoyé en première instance. Retour à la case départ donc. Et depuis ? Rien : l'affaire Branly-Turpain n'a toujours pas eu de conclusion judiciaire. Aussi, Jacques Marzac a-t-il choisi de rendre compte de cet étrange et complexe conflit. Dans un livre fourni, documenté (archives, articles de presse, schémas techniques), résultat de douze ans de travaux (l'auteur a compulsé 20 m^3 d'archives sauvées de justesse de la destruction), il retrace le procès de l'invention de la T.S.F., pour rendre à Turpain ce qui lui appartient. Livre de la probité scientifique, ce texte a le mérite de rendre à l'histoire de la T.S.F. son fil conducteur.

Aline Chambras

Albert Turpain dans son laboratoire de l'Université de Poitiers.

L'affaire Branly, le procès de l'invention de la T.S.F., les révélations du professeur Albert Turpain, par Jacques Marzac, préface de Yves Quéré, membre de l'Académie des sciences, éditions Michel Fontaine, 208 p., 23 €.

Les insectes
un autre monde

Par **Vincent Albouy** – Opie Poitou-Charentes

Dessin **Jean-Louis Verdier**

Introduction au monde des insectes, apparus sur la planète depuis au moins 400 millions d'années : évolution, morphologie, reproduction et métamorphose

Par **Vincent Albouy** – Opie Poitou-Charentes

Dessins **Jean-Louis Verdier**

L'homme pense dominer notre planète. Pourtant, à y regarder de plus près, les vrais maîtres du monde sont les insectes. Si nous disparaissions, la vie sur terre n'en serait pas changée. Sans les insectes, elle deviendrait quasiment impossible car ils représentent la grande majorité des animaux.

Petit monarque, *Danaus chrysippus*.

Sur 1 200 000 espèces animales connues à ce jour par la science, 830 000 sont des insectes, soit plus des deux tiers. En comparaison, les vertébrés ne représentent même pas une espèce sur vingt, et les mammifères dont nous faisons partie une espèce sur deux cents. Petits, voire minuscules, les insectes ont su s'adapter à une infinité de milieux particuliers. Certains sont capables de se développer dans une seule graine.

Les démographes disent que nous sommes six milliards d'êtres humains sur terre. Ils n'ont pas compté tous les hommes un à un. Leurs estimations se basent sur des recensements partiels. Les entomologistes ont fait le même travail pour les insectes. Il y a au moins 830 000 espèces connues, mais il y en aurait encore au moins deux millions à découvrir, soit trois millions en tout. En se basant sur les échantillonnages de quelques milieux, et en généralisant les chiffres obtenus à la planète entière, ils arrivent au chiffre d'un milliard de milliards d'insectes en vie au moment où vous lisez ces lignes. L'histoire des insectes commence il y a au moins 450 millions d'années. Les terres émergées sont des déserts minéraux que les plantes commencent à conquérir. Quelques animaux marins les suivent, évoluant pour s'adapter à la vie aérienne. L'ancêtre des insectes réussit parfaitement cette mutation, si l'on en juge par ses innombrables descendants actuels. Mais il nous est inconnu. Le plus vieil insecte fossile connu n'est âgé, si l'on peut dire, que de 395 millions d'années. Son empreinte très déformée montre qu'il ressemblait aux collemboles.

Les insectes partagent squelette externe et appendices articulés avec quelques cousins proches, que les scientifiques appellent arthropodes : les crustacés, les mille-pattes, les araignées et les scorpions. Ils s'en distinguent aisément par le nombre de pattes : 6 chez les insectes, 8 chez les araignées et scorpions, 10 à 16 chez les crustacés, plus de 20 et jusqu'à 400 chez les mille-pattes.

Quelle que soit l'apparence d'un insecte adulte, son corps est bâti sur un modèle unique. Il se divise en trois grandes parties. A l'avant, la tête. Au centre, le thorax. A l'arrière, l'abdomen. Ce schéma constant les oppose aux araignées, dont le corps est divisé en deux parties seulement, ou aux mille-pattes dont les nombreux segments ne sont pas rassemblés en parties vraiment distinctes. Il les rapproche des crustacés, dont le corps est organisé sur le même plan. C'est l'un des indices qui font penser que l'ancêtre des insectes était un crustacé. Si le schéma primitif d'articles distincts et semblables se succédant les uns aux autres est bien visible chez les mille-pattes, il est très déformé chez les insectes. Les segments composant la tête ont fusionné en une masse unique. Mais le thorax, et surtout l'ab-

POUR EN SAVOIR PLUS

Les Insectes, petits mais costauds, OPIE Poitou-Charentes, Belin Eveil Nature, 2003.
Les Insectes de France et d'Europe occidentale, M. Chinery, Flammarion, 2005.
Les Insectes, P.-A. Robert, Delachaux et Niestlé, 2003.
Tous les Insectes du Monde, L. Baliteau, Milan, 2005.
Souvenirs entomologiques, J.-H. Fabre, Bouquins Laffont, 1999.

opiepc@wanadoo.fr

La femelle de l'attelable du chêne (*Attelabus nitens*) assouplit la feuille en mordillant les nervures puis la roule sur elle-même. Avant de clore ce rouleau en forme de cigare, elle pond un œuf. Les tissus de la feuille serviront de nourriture à la larve durant l'hiver (lire l'article de Vincent Albouy, illustré par Jean-Louis Verdier, dans *Insectes*, n° 131, 2003).

Ci-contre : Apollon, *Parnassius apollo*.

domen montrent encore de manière visible cette segmentation primitive. Bien que très modifiée par la spécialisation des trois parties du corps, elle est indispensable pour permettre au corps de bouger.

Premiers animaux volants, les insectes ont inventé l'aile à partir de rien. Ce n'est pas une patte modifiée, comme chez les oiseaux, mais une expansion du squelette externe sur le côté de chaque segment du thorax. Certains insectes volants primitifs ont donc 6 ailes. Mais très vite le premier segment a perdu les siennes, et les insectes ont en général 4 ailes. Il y a beaucoup d'exceptions : certains, très primitifs, n'ont jamais eu d'ailes, d'autres les ont perdues, d'autres n'en n'ont gardé que deux.

Pour soutenir ses tissus, ses muscles, l'insecte n'a pas de colonne vertébrale ni d'os comme nous. C'est sa peau, très dure, qui maintient son corps. Les muscles s'attachent sur des points renforcés, des crêtes internes, qui rigidifient la peau au point d'en faire un véritable squelette externe. Un insecte est comme un chevalier du Moyen Age, engoncé dans une armure très efficace pour le protéger, mais qui a besoin d'être articulée pour permettre les mouvements. Inconvénient du système : l'animal ne peut pratiquement pas grandir dans la peau qui l'emprisonne. Seule solution, il faut qu'il la quitte périodiquement. C'est la mue. Il sort de l'ancienne peau rigide alors que la nouvelle est encore molle. Avant que cette peau ne durcisse à son tour et l'emprisonne pour quelques semaines ou quelques mois, il peut gonfler ses tissus et grandir brusquement. Mais l'exercice de la mue est compliqué, quand il faut extraire un à un les fragiles appendices de leur ancienne prison. Quand l'insecte sort de sa vieille peau, son corps est d'une consistance assez molle. Si vous démoulez un flan trop gros, il s'étale sous son propre poids. Les insectes ont le même problème. C'est pourquoi leur taille est limitée. Les plus gros insectes, phasmes ou scarabées tropicaux, restent de dimensions modestes. Les plus lourds pèsent 100 g au plus. Les insectes géants ne peuvent exister que dans les films de science-fiction.

Comme l'homme, l'insecte passe de la cellule originelle issue de la fécondation à l'adulte capable de se reproduire par un développement progressif. L'embryon se développe dans un œuf, grâce à des réserves nutritives enfermées avec le germe dans une enveloppe rigide. Puis la larve, incapable de se reproduire car non totalement formée, passe son temps à s'alimenter pour grandir le plus vite possible. Enfin apparaît l'adulte apte à se reproduire pour perpétuer l'espèce. La nécessité de muer périodiquement pour grandir a des conséquences importantes sur le cycle de développement des insectes.

Chez les insectes primitifs comme les collemboles, les perce-oreilles, les sauterelles ou les punaises, les larves ressemblent aux adultes en miniature. Seuls leurs organes sexuels ne sont pas encore totale-

L'Office pour les insectes et leur environnement (Opie) est une association agréée par les ministères de l'Environnement et de l'Education nationale. L'Opie mène des actions de sensibilisation, d'information, de conseil et formation, d'élevages d'insectes à des fins pédagogiques, de protection et de maintien de la diversité des insectes dans leur milieu de vie. L'Opie publie *Insectes*, revue trimestrielle accessible à un large public et superbement illustrée, ainsi que des ouvrages et brochures spécialisés. www.insectes.org

ment formés, ni leurs ailes. Ils se développent peu à peu au fur et à mesure des mues. Il est possible de donner l'âge des larves en étudiant par exemple le degré de développement des embryons d'ailes. Outillées comme les adultes, les larves partagent en général le même mode de vie. Il y a des exceptions, comme la libellule qui vole dans les airs et dont la larve est aquatique.

Les insectes évolués ont au contraire des larves très différentes des adultes. Par exemple, la chenille n'a rien à voir avec le papillon. L'une broute des feuilles pour se nourrir, l'autre boit du nectar des fleurs. L'une passe son temps presque sans bouger sur son garde-manger, l'autre vole parfois sur des milliers de kilomètres. C'est la même chose pour la larve du scarabée ou de la guêpe, pour l'asticot de la mouche. Larves et adultes peuvent utiliser des ressources différentes, ne se font pas concurrence. La stratégie est payante, puisque ces insectes évolués représentent plus de 80 % du nombre d'espèces.

Doryphore, *Leptinotarsa decemlineata*. Ce coléoptère vient des Etats-Unis. Les adultes et les larves se nourrissent des feuilles de pommes de terre.

La différence est si importante entre une larve d'abeille sans patte et l'adulte, entre un asticot et une mouche, qu'une mue n'est pas suffisante pour que l'une se transforme en l'autre. Apparaît alors un stade immobile, la nymphe, appelée aussi chrysalide chez les papillons ou pupe chez la mouche. Durant ce stade s'élabore le corps de l'adulte. Il s'agit presque d'un nouvel œuf, puisque le corps de la larve se dissout et que des amas de cellules embryonnaires, restés intacts depuis l'œuf, se développent pour construire le corps du papillon ou de la mouche.

Si la larve vit d'une manière totalement différente de l'adulte, l'expérience que l'insecte peut acquérir au début de sa vie lui sera totalement inutile quand sera venu le temps de se reproduire. C'est pourquoi, contrairement à nous, les insectes apprennent si peu. La plupart des comportements nécessaires à leur survie sont instinctifs, c'est-à-dire qu'ils les exécutent sans jamais avoir besoin de les apprendre.

L'homme a été depuis toujours fasciné par la mystérieuse alchimie de la métamorphose des insectes. Les mythes sont nombreux, sur les cinq continents, à associer les papillons à l'idée de résurrection ou de transmigration des âmes des morts. Ainsi les Aztèques reconnaissent dans les papillons les âmes des vaillants guerriers morts au combat. Aux Philippines, une légende dit que le premier papillon est né

Le flambé, *Iphiclides podalirius*.

d'une fleur que portait dans ses cheveux un jeune homme qui se noya, et que son âme anima.

Dans notre civilisation technologique, la poésie a disparu et nous avons tendance à classer les insectes parmi les gêneurs dont il faut se débarrasser. Si quelques centaines d'espèces posent des problèmes à l'agriculture ou à la médecine, l'immense majorité nous sont directement ou indirectement bénéfiques. Le principal ennemi de l'insecte reste l'insecte, et la lutte biologique qui utilise les coccinelles pour manger les pucerons a fait ses preuves. Mais les insectes sont aussi indispensables au recyclage de la matière organique morte, donc à la fertilité des sols, comme à la pollinisation des fleurs, donc à la productivité des plantes cultivées ou sauvages. Sans les abeilles, peu de fruits et pas de miel. ■

EXPOSITION ET CONFÉRENCES

L'Espace Mendès France présente «Le monde des insectes» du 26 janvier au 29 décembre 2006. Deux conférences sont prévues au premier trimestre : «Nécessité des insecticides : pour qui et pourquoi ?» de Bruno Lapied, professeur au RCIM (Université d'Angers), le 9 février à 20h30 ; «Les maladies infectieuses transmises par les insectes : comment s'en protéger ?» de Gwenael Le Moal, praticien au service des maladies infectieuses et tropicales du CHU de Poitiers, le 28 mars à 20h30.

RENÉ-ANTOINE FERCHAULT DE RÉAUMUR

Servir l'étude des insectes

Rochelaise de naissance, l'une des plus illustres figures de l'entomologie du siècle des Lumières a pour nom René-Antoine Ferchault de Réaumur (1683-1757) et tire origine d'une commune de Vendée. Au terme d'études à La Rochelle, à Poitiers puis à Bourges, Réaumur n'attachera pas son nom qu'à des découvertes relevant de la physique. Le père de la métallographie, qui a mis au point des procédés innovants pour produire de façon industrielle acier et ferblanc, l'inventeur du thermomètre à alcool fut également un véritable pionnier dans le vaste champ des sciences naturelles où l'insecte constitua à son regard l'objet d'une passion sans égale.

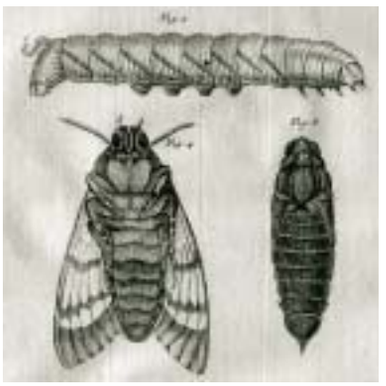
C'est entre 1734 et 1742 que Réaumur réalisera un ouvrage monumental, non point tant par ses dimensions que par son propos, puisque les six in-quarto en furent entièrement dédiés à l'observation du peuple des insectes : chenilles, pucerons, galles, mouches et moustiques, abeilles, guêpes et bourdons. A la base de ces *Mémoires pour servir à l'étude des insectes*, esquissés dès 1728, une insatiable curiosité mais aussi, pragmatisme oblige, l'observation qu'«une infinité de ces petits animaux désolent nos plantes, nos arbres, nos fruits… attaquent dans nos maisons nos étoffes, nos meubles, nos habits, nos fourrures, rongent le blé de nos greniers, percent nos meubles de bois ; ils ne nous épargnent pas nous-mêmes». Pas une once de frivolité dans le travail de Réaumur : il revendiqua avec constance une «utilité réelle».

Réaumur eut l'immense mérite de révéler avant tout l'intérêt attaché à l'insecte œuvrant dans la nature. Il se distingua en cela de prédécesseurs cantonnés presque exclusivement au domaine de l'anatomie, Malpighi, Leuwenhoeck ou Swammerdam, et poursuivit une voie plutôt esquissée par Goedart ou Vallisnieri : «J'ai déjà assez déclaré que la partie de l'histoire des insectes à laquelle j'ai été le plus sensible c'est celle qui regarde leur génie, leurs industries : aussi leurs industries décideront souvent de l'ordre dans lequel je traiterai.» Plus attentif au vivant que ses devanciers ou que ses contemporains, fort éloigné de la systématique chère à Carl von Linné, Réaumur déploya des trésors d'imagination pour découvrir «comment les insectes exécutent diverses opérations difficiles, comment ils viennent à bout de plusieurs ouvrages industrieux». Pour cela, il multiplia les élevages, modifia inlassablement les conditions expérimentales, créa des modèles de «volières» nouveaux pour, avant Jean-Henri Fabre, arracher à l'insecte ses plus mystérieux secrets. Réaumur fut donc avant toute autre chose un grand curieux de la nature : ce fut son souci constant plus que les discussions philosophiques et il instruisit son travail en ce domaine avec la même rigueur que dans les sciences physiques : «Les sciences dont les dehors sont les plus riants ont du sec et de l'aride lorsqu'on les approfondit ; qui n'y veut trouver que l'agréable doit se borner à les effleurer». Surtout, Réaumur publia avec ces Mémoires un ouvrage de vulgarisation, qui connut un succès presque populaire, pour autant qu'il ait pu l'être à une époque où la lecture demeurait un privilège pour quelques-uns. Il devait ainsi susciter de nombreuses vocations. Si les interprétations des observations de Réaumur peuvent sembler quelque peu désuètes aujourd'hui, elles demeurent toujours d'une finesse et d'une élégance rares, dans l'esprit d'une époque qui savait mêler avec bonheur sciences et littérature.

Denis Richard

Extrait d'une planche de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes.*

Ci-dessous : portrait de Réaumur par A. S. Belle.



POUR EN SAVOIR PLUS

Histoire des insectes, de Réaumur, éd. Jérôme Millon, 2001, 413 p. Un choix de dix mémoires de Réaumur sélectionnés par Vincent Albouy puis mis en forme par Danièle Lorgere, Jean Méloche, Denis Richard et Vincent Albouy.

Un esprit encyclopédique en dehors de l'«Encyclopédie» : Réaumur, de J. Torlais, éd. Albert Blanchard, 1961.

«Les curiosités d'un physicien», de Jean-Marc Drouin, dans *Aventures scientifiques*, dir. Jean Dhombres, Atlantique, 1995.

ESPACE RÉAUMUR À POITIERS

Dans la vallée du Clain, l'Espace Réaumur permet de découvrir les insectes et autres vertébrés dans leur milieu naturel et d'apprendre à gérer un jardin en respectant la biodiversité. C'est un outil de sensibilisation à la richesse biologique des insectes et à leur rôle dans le fonctionnement équilibré des écosystèmes. Ouverture au public le 30 avril. 75, chemin de la grotte à Calvin 86000 Poitiers. Tél. 05 49 45 22 60

JEAN-LOUIS VERDIER

Peindre les insectes

Jean-Louis Verdier peint, en grand format, des insectes à carapace. Pourquoi les insectes ? Pourquoi la carapace ? Pourquoi le grand format ?

Ces choix découlent d'un apprentissage premier, l'observation, acquis avec son professeur d'études documentaires à l'Ecole nationale supérieure des arts appliqués à Paris, M. Dufour. «Il m'a transmis à la fois l'art de regarder les choses et les techniques pour les restituer.» Alors que l'époque conçoit l'abstraction comme la forme la plus aboutie de l'expression, Jean-Louis Verdier traque le détail et découvre que «expression et précision ne sont pas incompatibles». Dès lors, il rapporte de ses promenades des sujets d'études, graines et insectes. Leur variété fut un choc. «Je ne suis pas venu aux insectes par la biologie mais par l'esthétique. Notamment celle de leurs carapaces dont les matières, proches du cuir ou du métal, lisses ou granuleuses, sont intéressantes à peindre. En figurant ces insectes en grand, leur beauté saute aux yeux. C'est une manière de leur rendre leur dignité.» Et, effectivement, nombre de ceux qui ont vu ses peintures prennent ensuite le temps de se pencher sur les insectes et de les regarder.

A la fois pour tester un autre support que le papier (Arches satiné) et pour éviter un encadrement très lourd, Jean-Louis Verdier a récemment entrepris son premier tableau sur panneau de bois, un grand capricorne (140 x 70 cm). Viendront certainement ensuite des créations toujours plus grandes.

Il y a aussi chez ces lucanes et autres punaises un air de petits robots, minutieusement articulés, que le peintre aime restituer. Aussi, à la face dorsale, ajoute-t-il souvent une vue de la face ventrale qui lui «permet de calculer les proportions, de situer le point d'ancrage des pattes mais aussi de montrer la mécanique de précision des articulations, rotules, butées d'arrêt, soies d'étanchéité, etc.»

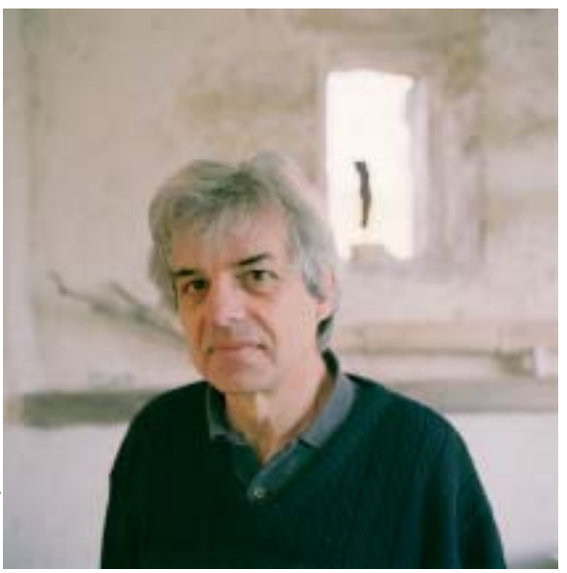
Jean-Louis Verdier travaille à partir de spécimens que lui prêtent des collectionneurs. Fixés sur une petite plaque par de fines épingles, les modèles sont agrandis à la loupe binoculaire qui a l'avantage de ne pas inverser l'image du sujet. «L'agrandissement pose question, note-t-il. Jusqu'où doit-on aller dans la restitution des détails invisibles à l'œil nu ? Je ne souhaite pas que les gens passent leur temps à compter les écailles.»

Extrêmement précis et réaliste, il s'affranchit dans ses créations des contraintes de la planche scientifique. Certaines parties sont inachevées, des ombres sont portées, certains insectes semblent prêts à quitter leur support. Et, sur certaines planches, il ajoute des objets, des instruments ou des plantes rappelant le milieu d'origine de son modèle. «L'œuvre finie, dit-il, est la partie visible d'un cheminement fait de rêve, d'émerveillement, de militantisme écologique et de délires d'artiste.»

Depuis huit ans, Jean-Louis Verdier vit et travaille près de Ménigoute, dans les Deux-Sèvres. En parallèle de ses créations, il a réalisé des dessins scientifiques et pédagogiques pour des éditeurs et revues (Delachaux et Niestlé, Minerva, Reader's Digest, *Science et Vie Junior*, *La Recherche*…) et il collabore régulièrement à la revue de l'Opie, *Insectes*. Il a aussi travaillé dans la publicité, créant les visuels de packaging pour l'agroalimentaire. Paraîtra prochainement aux éditions Belin Eveil nature l'ouvrage qu'il a illustré sur les grillons.

Anh-Gaëlle Truong

Page de gauche : *Sternotomis pupieri*, acrylique sur papier, 2002.



Marc Deneyer

Berthrand Renaud - musées de Niort

ROSALIA ALPINA
Ce grand dessin de Jean-Louis Verdier a été acquis par les musées de Niort en 2005. Il est issu de la série Carapaces, titre de l'exposition (avec catalogue) organisée l'été dernier par Christian Gendron au musée du donjon. Cette rosalie alpine, espèce protégée, affectionne les troncs de hêtres et se développe aussi dans d'autres feuillus, principalement dans le Sud de la France mais aussi dans les Charentes et les Deux-Sèvres.

Des insectes et des hommes

L'exposition conçue par Patrick Bleuzen et Patrick Prévost redonne toute leur importance, à la fois scientifique et culturelle, aux insectes

Par **Laetitia Becq-Giraudon** Photos **Marc Deneyer**

Ci-dessus : masque papillon, Samau (Burkina Faso) pour faire venir la pluie, années 1960.

Masque heaume de mante religieuse, Gourounsi (Burkina Faso), années 1950-1960.

Fasciné par les insectes, particulièrement les fourmis dont la diversité d'espèces et de comportements est immense, Patrick Bleuzen possédait déjà sa propre petite collection à l'âge de sept ans. Il conçut sa première exposition au lycée à quinze ans. Patrick Prévost a lui aussi connu très jeune une attirance spontanée pour «les petites bêtes», dont il a appris à observer seul les formes et les structures. Tous deux sont les concepteurs de l'exposition «Des insectes et des hommes» dans le cadre de la manifestation «Le monde des insectes» à l'Espace Mendès France du 26 janvier au 29 décembre 2006. Cette exposition comporte deux grands aspects, l'un descriptif et scientifique (le cabinet d'entomologie et l'étude des insectes, l'origine des insectes, la biodiversité), l'autre aborde l'insecte (et son image) en tant qu'acteur culturel dans les sociétés (la guerre homme-insecte ; insectes amis ; insectes ennemis ; art, croyances et civilisations).

Le nombre de chercheurs s'intéressant aux insectes est en constante diminution et aujourd'hui la plupart des entomologistes n'exercent pas un métier en rapport avec les insectes. Pourtant, le travail ne manque pas dans ce domaine. *«Si des espèces disparaissent, souvent parce que l'homme exerce une importante pression sur l'environnement, d'autres sont encore inconnues et de nouvelles adaptations apparaissent,* précise Patrick Prévost. *Les hexapodes n'ont donc pas fini de dévoiler leurs secrets. Les insectes souffrent rarement d'infections car nombreux sont ceux qui produisent des peptides antimicrobiens. L'étude de ces molécules montre une action antibiotique, antifongique, voire anticancéreuse. Il s'agit pour les chercheurs de comprendre quelles substances interviennent dans cette protection, de les reproduire, de les améliorer si possible et de les utiliser dans nos médicaments. Parmi les espèces les plus intéressantes, on peut noter les insectes aposématiques qui arborent des couleurs prémonitrices (souvent le rouge) et sécrètent des substances répulsives à destination de leurs prédateurs.»*

Aujourd'hui, à défaut donc d'être un métier, l'entomologie est une passion. Après de nombreux voyages effectués à des fins d'étude, de récolte, de photographie ou de tournage cinématographique en Asie, en Afrique et surtout en Amazonie, Patrick Bleuzen s'est spécialisé dans l'étude des familles d'insectes xylophages (Fulgorides, Buprestides, Cérambycides) et de la canopée tropicale. Patrick Prévost, quant à lui, avoue une nette préférence pour les insectes coprophages, plus particulièrement ceux de la faune africaine, des coléoptères très sculptés, spectaculaires, peu étudiés et pourtant très utiles car ils agissent en agents fertilisants naturels des sols

lors de leur nidification. Ils ont de surcroît, pour les plus évolués, la particularité de présenter des comportements parentaux, c'est-à-dire de prodiguer des soins attentifs à leur descendance durant l'évolution larvaire, ce qui réduit considérablement la mortalité des larves et compense la faible prolificité des adultes. Ces hommes de terrain, autodidactes, découvrent et décrivent de nouvelles espèces régulièrement et contribuent à enrichir la littérature en participant à l'écriture d'articles et de livres destinés à un large public.

«Au début, l'entomologie était essentiellement un passe-temps, témoigne Patrick Bleuzen. *Aujourd'hui, elle est devenue beaucoup plus puisque je consacre la majeure partie de ma vie aux insectes, par exemple en tant que conseiller scientifique spécialisé ou réalisateur de nombreux films et documentaires (tant pour le cinéma que pour la télévision) ou en donnant un message de protection des biotopes et de leur diversité par l'intermédiaire d'expositions pédagogiques ou de conférences sur les insectes. Mon objectif principal est de créer un musée entièrement dédié aux insectes et à tout ce qui se rapporte à eux dans les cultures, les croyances, l'art et même la publicité.»*

Les insectes ont toujours été l'objet d'une certaine fascination et non seulement eux-mêmes mais aussi leur image ont été utilisés au cours des siècles. Très tôt, ces petits animaux ont intéressé les hommes. On connaît de l'Egypte ancienne des amulettes en forme d'insecte datant de 10 000 ans ou le scarabée poussant une boule (assimilée au soleil) qui était sacré. Dans certaines tribus africaines, les masques ou les amulettes étaient fréquemment utilisés lors de rituels. Ainsi, un masque de guêpe pouvait être porté par une femme lors de la construction d'une nouvelle maison, un masque de papillon porté lors de danses rituelles devait faire venir la pluie et celui à l'image d'un criquet était censé protéger les cultures. Et pour creuser un puits, les hommes portaient une amulette représentant un insecte volant. Plus proche de notre culture est l'exemple de ces cartes postales de propagande éditées en 1916 : la forme en ailes de papillon soutenant les pays alliés (le Bien) et celle en forme d'insectes piquants dénigrant les pays ennemis (le Mal). Enfin, il faut évoquer les richesses de la langue française qui a su utiliser la grande diversité des insectes, de leurs formes et de leurs comportements, pour enrichir ses expressions populaires. Ainsi, quelle femme n'a pas un jour souhaité avoir une taille de guêpe voire des jambes de sauterelle ou au contraire ne pas avoir le cafard ou être une vraie punaise ? Qui ne prendrait pas la mouche en s'entendant dire qu'il est moche comme un pou ou méchant comme une teigne ? Quant à papillonner en amour, être cigale ou fourmi, l'esprit fourmille d'idées pour clore cette insolite collection de mots. ■

Masque sorcier papillon, Bobo (Burkina Faso), milieu du XXe siècle.

Ci-dessous : sarcophage de scarabée, Egypte, haute époque.

Ibeji, jumelles Yoruba (Nigeria). Dès la naissance, les statuettes sont fabriquées au cas où l'un des jumeaux viendrait à mourir. Dans ce cas, la statuette de l'enfant mort était placée dans un autel et vénérée afin que l'autre enfant ne soit pas attiré dans l'au-delà.

Poids Ashanti (Ghana) pour peser la poudre d'or, 1re moitié du XXe siècle. De gauche à droite : un Dynastide, un charançon, deux Teflus, un criquet. L'insecte est la matrice du moule et disparaît au moment de la coulée du cuivre en fusion.

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Jean-Louis Picaud**

Voraces termites

En quelques années, une colonie de termites peut rendre une maison plus friable qu'une pâte feuilletée et ce sans que l'on voit une seule fois le bout d'une antenne, ni que l'on devine de l'extérieur les tunnels innombrables sillonnant les structures en bois.

Actuellement, 2 600 espèces de termites sont décrites dans le monde. En Europe, deux familles sont représentées : les Kalotermitidae avec le genre Kalotermes et les Rhinotermitidae avec le genre Reticulitermes. «Dans notre région on ne rencontre que le genre Reticulitermes, représenté par les espèces *R. santonensis* et *R. grassei*. La première est celle que nous retrouvons dans les habitations, la seconde se cantonne de préférence aux forêts. Mais il est important de les distinguer car elles n'ont pas les mêmes comportements et donc les moyens de lutte diffèrent», explique Jean-Claude Baehr, physiologiste des insectes, professeur et jeune retraité du laboratoire de biologie appliquée de l'Université de Poitiers. A la demande de la préfecture, il a réalisé en 2001 en collaboration avec Jean-Louis Picaud, maître de conférences à l'Université de Poitiers, l'inventaire des zones termitées du département de la Vienne.

Insectes sociaux, les termites se caractérisent par la présence de plusieurs castes, polymorphes, au sein de la même espèce : ouvrier, soldat, reproducteur. «Il y a toujours eu des termites dans les maisons, les premiers ravages décrits datent du XV^e^ siècle à La Rochelle et le premier arrêté de lutte fut pris à Rochefort en 1797. L'installation généralisée de l'eau courante et du chauffage central ont fourni les conditions idéales d'un développement massif depuis les années 1950.»

En outre, sans l'aide de l'homme, les termites *Reticulitermes santonensis* se seraient cantonnés à une expansion graduelle à partir de leurs foyers d'élection, à savoir le Sud-Ouest. En effet, les reproducteurs ne peuvent s'envoler à plus de quelques centaines de mètres de leur nid pour fonder une nouvelle famille. Et quand les conditions ne sont pas favorables à la poussée des ailes, ce sont les formes immatures, sans ailes, qui peuvent se reproduire. Dans ce cas, la colonie d'origine s'étend en tache d'huile. Lorsque des lots de bois contaminés sont vendus ou dispersés sans être traités, le termite devient migrateur par la force des choses. Un exemple flagrant est fourni par les traverses de chemin de fer.

Devant l'ampleur du phénomène une loi visant à protéger les acquéreurs et les propriétaires d'immeubles a été votée le 8 juin 1999 à l'Assemblée nationale. Dans ce cadre, les zones infestées ont été recensées. Toute transaction immobilière dans ces zones doit faire l'objet d'une attestation de non-présence de termites. Dans toute habitation termitée un traitement est obligatoire et doit être signalé aux services municipaux. «La détection et le traitement doivent être effectués par des spécialistes ayant reçu une formation labellisée comme par exemple le Centre technique du bois et de l'ameublement, le CTBA», précise Jean-Claude Baehr. Dans la Vienne, 20 communes sur 281 sont reconnues infestées en 2001. «Ce qui est assez limité par rapport aux départements limitrophes comme la Charente-Maritime où près de la moitié des communes sont infestées[1].»

Tête de termite soldat *R. grassei*.

Ci-contre : Les grosses formes larvaires sont des reproducteurs secondaires entourés de soldats.

Ci-dessous : Un termite soldat et des ouvriers.

1. Voir la carte métropolitaine sur www.termite.com

Collections de l'université

Le bâtiment de biologie de l'Université de Poitiers est austère et fonctionnel. Mais derrière certaines des portes patientent de singulières collections : oiseaux et petits mammifères naturalisés, crânes d'éléphants et bocaux de termites, torses humains écorchés en cire s'entassent dans d'anciennes vitrines. Quelques éléments de la collection sont d'ailleurs utilisés pour mettre en scène l'exposition de l'Espace Mendès France sur les insectes : des meubles d'entomologie regroupant des centaines de coléoptères et lépidoptères, un hanneton articulé en carton de 50 cm dont les organes sont entièrement démontables ou encore une tête de moustique en bois figurant l'ensemble du système buccal. Tous constituaient un petit musée d'histoire naturelle alors installé dans une vaste salle au rez-de-chaussée du bâtiment. «Les pièces étaient à la fois exposées pour les étudiants et utilisées dans le cadre des cours par les professeurs», explique Yves Caubet, maître de conférences ayant réalisé l'inventaire. Mais en 2002 le musée fut transformé en salles de cours et d'informatique, reléguant ainsi l'étrange ménagerie dans les réserves. «Ce déménagement fut l'occasion de procéder à l'inventaire de cette collection dont les plus anciennes pièces datent de la moitié du XIXe siècle.» Une fiche descriptive par pièce indique le nom courant, le nom scientifique, sa place dans l'arbre phylogénétique, son type (original naturalisé ou en bocal, modèle en cire, carton, bois ou plâtre) ainsi que son utilité pédagogique et son état de conservation. La plupart ont été photographiés.

«Cet inventaire doit notamment servir aux enseignants qui cherchent des supports de cours. Certains spécimens sont connus et couramment utilisés, d'autres ont été oubliés alors qu'ils pourraient être utiles.» De fait, douze vitrines seront aménagées prochainement par des étudiants, dans le cadre de leur projet personnel de fin d'année, pour exposer les supports pédagogiques tandis que les pièces les plus spectaculaire devraient enrichir le projet muséal de valorisation des collections de l'Université de Poitiers. Les fiches de l'inventaires pourraient aussi être rassemblées dans un CD-Rom ou mises en ligne. Yves Caubet les a d'ores et déjà intégrées dans un arbre phylogénétique interactif.

Anh-Gaëlle Truong

Selon Jean Baubérot, les problèmes de religion, de société et de reconnaissance culturelle sont intimement liés

Entretien **Aline Chambras** Photos **Claude Pauquet** et **Jean-Luc Moulène**

Les défis de la laïcité à la française

Jean-Luc Moulène

Titulaire de la seule chaire en France consacrée à l'histoire et à la sociologie de la laïcité, à l'Ecole pratique des hautes études, Jean Baubérot a siégé à la commission Stasi, chargée de réfléchir sur l'application du principe de laïcité. Selon lui, l'idéal de laïcité ne peut se concrétiser tant que la société reste discriminante.

L'Actualité. – Quel est l'enjeu le plus important pour la laïcité à la française ?

Jean Baubérot. – La laïcité doit permettre d'assurer l'égalité des convictions et des religions. A ce niveau-là, tout le monde pense à l'islam, bien sûr. L'enjeu aujourd'hui, je le crois vraiment, est donc d'assurer une place à la religion musulmane (qui est la deuxième religion de France). Dans les prisons, par exemple, à côté des aumôniers catholiques payés sur fonds publics, on commence à avoir des aumôniers musulmans. Mais la plupart sont encore bénévoles. On est en marche vers une égalité mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Mais il ne faut pas se focaliser uniquement sur l'islam. Car le problème principal reste surtout de pouvoir mettre les traditions non religieuses à égalité avec les convictions religieuses, ce que la loi de 1905 n'avait pas prévu. Par exemple, la loi de 1905 maintient des aumôneries dans les lycées, les hôpitaux, les prisons ou à l'armée. Or dans un pays comme la Belgique, dans ce genre d'établissements, il

Jean-Luc Moulène, *Le Monde, Le Louvre* : Figurine d'homme debout. Epoque prédynastique, Nagada I, 4000-3700 av. J.-C. Département des antiquités égyptiennes.
Jean-Luc Moulène a photographié au musée du Louvre 24 dieux, démons et objets de culte datant, pour la plupart, de l'Antiquité. Un supplément du *Monde* a été édité (30 novembre 2005), diffusé dans la région parisienne et mis à disposition du public dans l'exposition «Jean-Luc Moulène, *Le Monde, Le Louvre*», dans l'aile Sully du musée du Louvre, jusqu'au 20 février.

existe, à côté des aumôneries, des conseillers humanistes qui assistent des personnes souhaitant réfléchir au sens de la vie en dehors des traditions religieuses. Ne faudrait-il pas aussi avoir, en France, des personnes de ce type afin de ne pas réduire la fonction de sens aux seules religions ? Quand vous êtes à l'hôpital, les infirmiers, les médecins, les aides soignants vont prendre soin de vous et de votre santé au maximum, mais si vous voulez réfléchir, si vous êtes en fin de vie et si vous voulez aborder un certains nombre de problèmes existentiels, vous ne pouvez avoir que des vis-à-vis religieux. Et si vous êtes agnostique ou athée, vous allez être obligé de réfléchir tout seul. Pourquoi n'y aurait-il pas des personnes payées par l'Etat pour réfléchir en dehors des traditions religieuses ? Ce serait une extension du pluralisme, à mon avis nécessaire, et qui permettrait une véritable concrétisation de la loi de 1905.

Faut-il modifier la loi de 1905 ?

Non, je ne crois pas qu'une modification soit nécessaire. Néanmoins, il faut aujourd'hui s'attaquer aux différents problèmes qui n'existaient pas en 1905 ou qui n'ont pas été résolus à l'époque et voir s'ils sont solubles dans le cadre de la loi. Ce qui est nouveau actuellement, c'est que les problèmes religieux, les problèmes sociaux, les problèmes de reconnaissance culturelle sont intimement liés : ce lien du religieux et du non religieux est vraiment une donnée nouvelle. Bien sûr, se confronter à ces nouveaux problèmes peut impliquer une extension de l'interprétation de la loi de 1905. Mais rappelons que son interprétation a toujours été très large pendant le siècle qui nous a précédé. Je prends l'exemple de la mosquée de Paris qui s'est construite dans les années 1920 grâce à une subvention de la ville de Paris et une subvention de l'Etat : on n'a pas, pour ce faire, modifié la loi de 1905. Cela signifie donc que l'édification de mosquées, aujourd'hui, reste plus un problème de volonté politique et de climat culturel qu'une question d'obstacles juridiques éventuellement créés par la loi de 1905.

La loi eut-elle une fonction émancipatrice ?

A mon avis, oui, c'est une réussite, mais sur le long terme. En effet, en 1905, les débats furent très violents. Notamment autour de la question du port de la soutane (on voulait l'interdire)… Cela me fait d'ailleurs penser à la virulence des débats actuels autour de la question du voile… Donc, sur le court terme, la loi de séparation des Eglises et de l'Etat a plutôt semblé échouer puisque le pape l'a refusée et a ordonné aux catholiques de ne pas s'y conformer. Le premier défi a donc été de faire face à ce refus catholique et de pacifier le problème. Dès 1907-1908 les solutions sont trouvées. Et la situation évolue. Ainsi, en 1926, le pape condamne l'Action française qui prônait un catholicisme nationaliste et politique. C'est une première victoire. La seconde victoire a lieu en 1945 quand l'assemblée des cardinaux et des archevêques parlent pour la première fois positivement de la laïcité. C'est très important puisque dans la coalition gouvernementale de l'époque il y avait le Mouvement républicain populaire (le parti chrétien démocrate). Or la laïcité va être inscrite, pour la première fois, dans la constitution de 1946. C'est un signe de consensus. La troisième victoire, c'est lors de Vatican II, quand l'Eglise catholique reconnaît explicitement la liberté de conscience et de culte en déclarant que la religion, pour être authentique, doit être un choix personnel. On assiste donc au cours du XX^{e} siècle à des victoires différées : c'est la leçon de la loi de 1905 qui a su surmonter les peurs d'une époque pour parier sur un avenir pacifié et donner ainsi les conditions de cette pacification future. Aujourd'hui, cette dernière est globalement faite.

Claude Pauquet

Le grand défi de la laïcité est-il social ou moral ?

Les deux sont liés. Vous ne pouvez pas demander aux gens de respecter certaines valeurs si, par ailleurs, ils sont dans une mauvaise situation socioéconomique et s'ils estiment être discriminés. Le problème notamment reste que certaines personnes, qui ont des prénoms ou des noms qui ne «sonnent» pas franco-français ou qui sont d'une couleur de peau «différente», ne parviennent pas à s'insérer dans la société. Par conséquent, ils ne peuvent pas croire aux valeurs démocratiques, étant donné qu'ils subissent dans la vie de tous les jours des situations qui contredisent ces valeurs. Ils sont dans un déni de reconnaissance, un déni d'égalité, et l'universalisme républicain n'a pas de sens dans leur réalité. La France doit mener une lutte contre les discriminations directes et indirectes, et, pour cela, faire profondément évoluer les mentalités. Pour prendre un dernier exemple, le maire de Nice a récemment déclaré ne pas vouloir de mosquée dans sa ville. Or, on ne lui demandait pas de financer la construction de la mosquée (les musulmans niçois ont eux-mêmes réuni l'argent nécessaire à son édification), mais de donner un emplacement pour pouvoir la construire. Ce refus de réserver un emplacement à une mosquée est, à mon avis, en contradiction directe avec la loi de 1905 qui stipule que la République garantit le libre exercice des cultes. Une telle réaction témoigne des préjugés, d'une mauvaise volonté qui s'appuie sur une mentalité discriminante. C'est cela qu'il faut faire évoluer. ■

Livres de Jean Baubérot : *Laïcité 1905-2005, entre passion et raison*, Seuil, 2004.
Emile Combes et la princesse carmélite, improbable amour, éd. de l'aube, 2005.
Histoire de la laïcité en France, «Que sais-je ?» Puf, 2005.
A lire le blog de Jean Baubérot : http://jeanbauberot laicite.blogspirit.com

La laïcité n'existe pas dans le monde musulman, explique Ahmed Djebbar, mais il y a un «espace licite»

Entretien **Aline Chambras** Photos **Claude Pauquet** et **Jean-Luc Moulène**

Sécularisation *dans l'islam*

Claude Pauquet

D'origine algérienne, Ahmed Djebbar enseigne l'histoire des sciences à l'Université de Lille I. Il évoque la question de la laïcité dans le monde musulman, ou plutôt son pendant, la sécularisation.

L'Actualité. – En terre d'islam, politique et religion ont souvent été liées. Que signifie la notion de laïcité dans le monde musulman ?

Ahmed Djebbar. – Elle ne signifie pas grand-chose. D'abord parce qu'on ne la comprend pas. La laïcité est un fait historique français. Il a acquis, par la position de la France, par le contenu même de laïcité une dimension universaliste. Dans le monde musulman, il faudrait plutôt parler de «sécularité» et de «sécularisation», notions beaucoup plus anciennes que celles de «laïcité» et «laïcisation». Elles étaient présentes dès le début de l'avènement de la société islamique, c'est-à-dire dès le VII^e^ siècle. L'Etat musulman est, en principe, théocratique et donc opposé à la laïcité. Néanmoins, il existe à la fois dans le dogme et dans le comportement des individus une possibilité de transgresser cette gestion théocratique de l'Etat. Ainsi, le dogme distingue l'espace de ce qui est ordonné, l'espace de ce qui est interdit et l'espace de ce qui est licite. Le juriste peut se référer au corpus religieux pour tout ce qui est ordonné et tout ce qui est interdit, mais dans l'espace licite, il doit décider en fonction des situations. Donc, cet espace licite a été, historiquement, le premier élément pour une possible dynamique de sécularisation. Tout en respectant bien évidemment les grands principes de ce qui est ordonné et de ce qui est interdit, l'espace licite étant tellement vaste, il était possible d'y aménager un espace de sécularisation. En outre, même en ce qui concerne l'espace ordonné et interdit, il y avait «à boire et à manger». En effet, dans le Coran, il arrive que ce qui est dit dans un verset soit contredit par un autre verset. Ce qui donne au législateur la liberté de juger en fonction de la situation. On y trouve aussi des injonctions qui sont qualifiées par Dieu lui-même «d'équivoques», c'est-à-dire qu'elles peuvent avoir, au moins, une double interprétation. Là, réside, pour les juristes, un autre problème, car toute décision sujette à une double interprétation ne peut pas avoir assez de force pour être appliquée puisqu'elle pouvait être contestée. En général, il fallait donc trouver une troisième voie et c'était au législateur de décider en fonction de ce que l'on appelait «l'intérêt général». Ainsi, quand un pouvoir politique décidait d'imposer les populations, alors que le fait de taxer un musulman est contraire à la loi (et il n'y a là ni ambiguïté ni verset contraire, ni équivoque), on appelait cela «l'intérêt général» pour la bonne gestion de la cité. Le politique a donc toujours géré la cité en fonction des équilibres globaux et des intérêts des couches sociales qui luttaient pour le pouvoir. On revient à une considération tout à fait banale : même si l'expression était religieuse, elle servait essentiellement l'intérêt de groupes dans la conservation du pouvoir.

La Turquie est le seul exemple de pays musulman laïc. Qu'en pensez-vous ?

Les Turcs, au début du XX^e^ siècle, ont remis en cause le califat ; ce qui a abouti à une laïcisation assumée en tant que telle avec Atatürk en 1922. Mais il s'agit là d'une laïcisation par décret, qui est allée beaucoup plus loin que la laïcisation française. Les décisions qui

Livres d'Ahmed Djebbar :
L'âge d'or des sciences arabes, Le Pommier, 2005.
L'algèbre arabe, genèse d'un art, Vuibert, 2005.

ont alors été prises, aucun gouvernement français n'aurait osé les prendre. Ainsi, on assiste à l'abolition du califat (ce qui paraissait inévitable dans le contexte du moment), à l'adoption d'un code civil suisse (ce qui est l'expression d'une rupture totale avec un code religieux), à l'adoption du code pénal italien, mais aussi à l'abolition des confréries religieuses (ce qui trahit une laïcité très militante), à l'interdiction de porter des vêtements religieux, à l'adoption du calendrier grégorien, à la fixation du repos hebdomadaire le dimanche au lieu du vendredi, et même à l'abandon de l'alphabet arabe pour l'alphabet latin et à l'interdiction d'apprendre l'arabe et le persan (décisions visant directement les cultures arabe et persane), etc. La laïcisation en Turquie a donc été, en particulier, une arme pour éliminer l'espace religieux et les espaces culturels non turcs. Il ne s'agissait pas de créer un espace de liberté où le religieux et le non religieux pouvaient se côtoyer. D'ailleurs les Turcs on eu des retours de bâton, comme nous pouvons l'observer aujourd'hui : c'est le porte-parole d'une idéologie islamiste, certes modérée, qui est aujourd'hui à la tête du gouvernement turc.

Peut-on parler d'athéisme en terre d'islam ?

Il y a des athées, bien sûr. Mais cette question est taboue. Personne ne dira qu'il est athée, et personne n'abordera le problème de l'athéisme. Vous savez, à partir du moment où la société est tellement conditionnée qu'elle comprend le mot de laïcité comme synonyme d'athéisme, il y a beaucoup de travail à faire. L'opinion majoritaire considère, confusément, que se dire laïc c'est rompre avec sa communauté musulmane ou même être contre la religion musulmane et que l'on veut la combattre. Cela dit, dans toute l'histoire de l'islam, depuis le VIIIe siècle, il y a toujours eu des athées, il y a même eu des gens qui ont assumé leur athéisme ou leur agnosticisme par la parole et par l'écrit.

Quel lien unit religion, laïcité et science ?

Lorsque l'on étudie l'histoire des pratiques scientifiques, culturelles, artistiques en pays d'islam entre le VIIIe et le XVIe siècle, on constate que des attitudes objectivement laïques y ont existé et à un degré important. Les pratiques scientifiques, littéraires, culturelles se sont en effet engouffrées dans l'espace licite dont j'ai parlé plus haut. La science a donc été pratiquée de manière profane, c'est-à-dire sans référence à la religion. On peut dire la même chose pour les pratiques artistiques, en particulier l'art figuratif qui s'était heurté à des interdits suite à une interprétation «conservatrice» de certaines phrases du corpus religieux. Grâce à l'espace scientifique, cet art a pu s'exprimer librement avant de s'émanciper complètement des interdits avec le développement de l'art de la miniature, à partir du XIIe siècle.

La loi de 1905 a-t-elle eu des répercussions dans les colonies ?

Les recherches n'ont malheureusement pas été faites. J'ai juste un indice. Le courant des réformistes musulmans (musulmans modérés), à la différence de ceux qui se battaient pour l'indépendance, réclamait avant tout que le peuple retrouve sa langue et sa religion. Et il souhaitait, pour cela, que l'on applique la loi de 1905 sur la laïcité dans les colonies. Autrement dit que leurs enfants n'aillent pas à l'école de la République, mais puissent aller, au contraire, dans une école où l'on enseignait la religion musulmane. Pour ces réformistes, l'application de la loi de 1905 aurait permis l'émergence d'un espace de liberté pour les colonisés. Il s'agit là d'une utilisation tout à fait originale de la loi de 1905. Mais, comme on le sait, ces revendications n'ont pas abouti. ■

Jean-Luc Moulène, *Le Monde, Le Louvre* : Statuette de déesse nue debout. Epoque parthe, 143-224 av. J.-C. Nécropole de Hillah, Babylone, Mésopotamie. Département des antiquités orientales.

Jean-Luc Moulène

«Aux Etats-Unis, la laïcité protège les religions de l'Etat»

Entretien **Aline Chambras**

Robert Lafayette est professeur émérite à l'Université de Louisiane à Bâton Rouge. Il explique comment fonctionne son pays en matière de religion.

L'Actualité. – Peut-on parler de laïcité à l'américaine ? Et quelle en est la spécificité ?

Robert Lafayette. – Oui. Pour nous, la laïcité signifie surtout la liberté d'expression en n'importe quelle religion. Dans notre constitution, nous n'avons pas vraiment ce que l'on appelle une séparation des Eglises et de l'Etat, mais nous n'avons pas non plus de religion officielle et le premier amendement stipule que n'importe quelle religion peut être exprimée. Aussi, aux Etats-Unis, les religions sont très fortes. Au fond, notre spécificité est de permettre quoi que ce soit à la religion. Pour résumer, si en France la laïcité protège l'Etat des religions, aux Etats-Unis, la laïcité protège les religions de l'Etat.

On a vraiment l'impression qu'aux Etats-Unis, la politique n'est pas du tout neutre en matière de religion. Peut-on parler d'une religion dominante ?

Récemment, Georges W. Bush a fait preuve d'une certaine neutralité, puisqu'il n'a pas souhaité «Merry Christmas» à ses administrés mais «Happy Holidays» : il a donc choisi, ou plutôt on a choisi pour lui, de ne pas évoquer la dimension christique de Noël, afin de faire plaisir à toutes les communautés de croyants (juifs, hindous, musulmans, etc.). Bien sûr, ceci reste anecdotique mais cela marque néanmoins un changement. En France, si vous croyez qu'aux Etats-Unis il existe une religion dominante, à savoir le christianisme fondamentaliste, c'est parce que les médias font tout pour donner cette image de notre pays. C'est aussi, il est vrai, parce que cette religion est celle qui se développe le plus. Reste que néanmoins les chrétiens fondamentalistes savent très bien se servir des supports de communication : c'est cette religion que l'on voit tout le temps à la télévision. Le dimanche matin, il est en effet difficile de trouver une chaîne où l'on n'est pas en train de prêcher. Et sur la scène il y a un monsieur, que l'on dit pasteur, qui est surtout en général une très bonne vedette qui sait faire marcher la foule et à qui on donne beaucoup d'argent. Au fond, c'est surtout du «business». Mais le christianisme fondamentaliste n'est pas la vraie religion dominante puisque la plus pratiquée reste le protestantisme qui se divise en une vingtaine de religions (méthodistes, papistes, évangéliques, etc.).

Peut-on qualifier l'enseignement public de laïc ?

Oui. Le fait religieux n'est pas du tout enseigné dans les écoles publiques. C'est pourquoi les gens de «l'intelligent design» (ou créationnisme) voudraient bien insérer la religion à l'école pour que ne soit plus abordée notamment la théorie de l'évolution. Cependant, le 20 décembre 2005, à Dover en Pennsylvanie, suite à la plainte de huit familles, un juge fédéral a reconnu que «l'intelligent design» était une religion et devait par conséquent être exclu des programmes scolaires des écoles publiques, conformément au premier amendement des Etats-Unis. Certes, cette décision ne s'applique que dans le cadre de la commission scolaire de Dover, mais elle pourrait faire jurisprudence.

Et l'enseignement privé ?

Toutes les écoles privées sont hors contrat, contrairement à la France. C'est-à-dire que chaque Etat a ses standards, sa pédagogie. On peut faire vraiment n'importe quoi dans le privé, les élèves n'y passent pas les mêmes examens que dans le public, bien qu'aujourd'hui le gouvernement fédéral l'exige à partir du CP et jusqu'au lycée. Il y a aussi au moins trois heures par semaine de religion. La droite entreprend de se servir de l'enseignement privé pour introduire la religion dans la vie des gens.

L'athéisme aux Etats-Unis ?

Il existe mais il n'est pas énormément organisé. Ce n'est pas comme en France, où vous avez aussi cette notion d'anticlérical. L'anticléricalisme n'existe pas aux Etats-Unis. En France, la laïcité est issue du catholicisme, puisque auparavant les prêtres enseignaient à l'école. Or cela n'a jamais été ainsi aux Etats-Unis. Au contraire, les premiers migrants installés aux Etats-Unis venaient chercher la liberté de croire en leur religion.

Claude Pauquet

JOURNÉES D'ÉTUDES

L'Espace Mendès France a organisé, avec de nombreux partenaires, deux journées d'études sur le thème «La laïcité, une idée nouvelle ?» les 14 et 15 décembre 2005. Outre Jean Baubérot, Ahmed Djebbar, Robert Lafayette et Henri Pena-Ruiz, neuf autres intervenants étaient invités : Laurence Cornu, Dominique Breillat, Michel Bourdeau, Florence Rochefort, Pierre Tournemire, Dominique Borne, Dominique Ottavi, Françoise Olivier-Utard, Serge Pouts-Lajus.

EXPOSITION

Le CRDP de Poitiers présente jusqu'au 10 février une exposition sur l'histoire de la laïcité conçue par Jacques Bouquet.
Cet historien est l'auteur de *1905, la séparation de l'Eglise et de l'Etat dans le diocèse de Poitiers*, Geste éditions, 2005 (entretien dans *L'Actualité* n° 67).

Entretien **Aline Chambras**

Menaces sur la laïcité

Auteur de *Qu'est-ce que la laïcité*, Henri Pena-Ruiz, maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris et professeur de philosophie en khâgne au lycée Fénélon à Paris, estime que la laïcité en France doit se protéger des communautarismes et du cléricalisme, si elle veut tendre à son idéal.

L'Actualité. – Quels sont les enjeux aujourd'hui pour la laïcité à la française ?

Henri Pena-Ruiz. – Nous vivons dans un pays de grands flux migratoires où la diversité des populations impose encore plus le cadre laïque qu'en 1905. L'enjeu est considérable : il concerne l'intégration de ces populations venues d'ailleurs. Bien sûr, il ne s'agit pas de nier l'histoire et la géographie particulières de la France, où il y a une sédimentation culturelle, des repères dans le calendrier, dans les usages. Il n'est pas question de gommer cela, ni de réécrire le calendrier, ni de détruire les églises, mais plutôt de dire : certes, nous avons une histoire, mais désormais cette histoire nous la mettons à distance pour qu'elle ne dicte plus la loi. Celle-ci s'émancipe de toute tradition particulière afin de s'élever à l'universel. L'histoire n'est pas le code. Le code, c'est le mouvement d'émancipation des hommes pour refonder leur vivre ensemble sur des lois qui leur sont vraiment communes.

Quelles avancées la laïcité a-t-elle permises ?

La laïcisation du droit commun a profité à tous ceux qui étaient victimes de discriminations, notamment les femmes. L'interruption volontaire de grossesse, l'accès à la contraception, la disparition de la notion machiste de chef de famille sont des conquêtes authentiques à rebours d'une certaine tradition religieuse. L'idéal de laïcité a favorisé également des avancées comme la dépénalisation de l'homosexualité ou l'apparition d'autres formes de relations interhumaines (le Pacs, l'union libre).

Quel est le défi de la laïcité?

Le défi est à la fois philosophique et social : il s'agit d'obtenir l'égalité des droits y compris l'égalité des droits entre croyants, athées et agnostiques. Les écoles privées religieuses sont financées sur fonds publics, depuis la loi Debré de décembre 1959. Cela veut dire que les athées sont obligés de financer la diffusion de la foi. Imaginerait-on l'inverse ? Il ne faut surtout pas communautariser l'argent public.

Jean-Luc Moulène, *Le Monde, Le Louvre* : Figurine d'exécration. Moyen-Empire, vers 2033-1786, ou deuxième période intermédiaire, vers 1786-1540. Département des antiquités égyptiennes.

Jean-Luc Moulène

Claude Pauquet

Le modèle républicain laïc est-il menacé ?

Il est menacé par le communautarisme et le cléricalisme. Le communautarisme, c'est-à-dire la volonté de faire prévaloir la loi particulière du groupe sur la loi universelle de la *res publica*, n'est pas acceptable. Le cléricalisme est aussi une menace. Je pense aux pressions que le Vatican a exercées sur les institutions européennes pour qu'il y ait une mention préférentielle de la religion dans le traité constitutionnel. Ceux qui, aujourd'hui, veulent «toiletter» la laïcité à la française aspirent en réalité à ce qu'elle se vide de son sens.

Livres d'Henri Pena-Ruiz : *Qu'est-ce que la laïcité ?*, Folio, 2005. *Histoire de la laïcité, genèse d'un idéal*, Découvertes Gallimard, 2005. *Dieu et Marianne. Philosophie de la laïcité*, Puf, 2005.

Vincent Labaume signe la première biographie du «bibliographe poitevin», savant, libertin et révolutionnaire

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photo **Mytilus**

Louis Perceau *le polygraphe*

Pour les amateurs de régionalisme, Louis Perceau n'est pas un inconnu. Il a publié les *Contes de la pigouille*, inspirés des histoires gaillardes que racontait son grand-père, épicier dans le Marais poitevin. Ces textes publiés dans *l'Humanité* en 1916 ont été réédités en 1993 par Geste éditions.
Ceux qui aiment jouer avec les mots connaissent Louis Perceau pour sa *Redoute des contrepèteries* (1934), la première anthologie scientifique du genre. D'autres encore tirent leur chapeau pour sa publication, avec Guillaume Apollinaire et Fernand Fleuret, de *L'Enfer de la Bibliothèque nationale* (1913), première bibliographie des livres érotiques censurés, et les plus sagaces savent le débusquer sous divers pseudonymes comme poète licencieux, bibliographe et «présentateur» d'œuvres libertines.

Jean-Pierre Faur éditeur

Louis Perceau en 1912.

Un autre visage de Louis Perceau n'est visible que des historiens des mouvements socialistes et libertaires du début du xx^{e} siècle. En effet, ce fils de tailleur est né le 22 septembre 1883 à Coulon (Deux-Sèvres) dans une famille où l'on est blanquiste depuis deux générations. A 16 ans, il adhère à la Fédération socialiste révolutionnaire des Deux-Sèvres et adopte la devise «Ni dieu, ni maître». Quand il s'installe à Paris, en 1901, il participe à l'agitation culturelle et politique des cabarets de Montmartre, se lie d'amitié avec Gaston Couté. Ses premiers articles et chants populaires sont publiés dans *Le Socialiste de l'Ouest*, journal militant des Deux-Sèvres. L'époque ne connaît pas le «politiquement correct». Aux propos incendiaires, réactions radicales : pour avoir signé l'Affiche rouge (1905) invitant à la désobéissance militaire, il écope de six mois de prison ferme. En 1906, il est administrateur adjoint de *La Guerre sociale*, journal des insurrectionnels, antimilitariste et antipatriotique, dont la plupart des membres effectuent régulièrement des séjours derrière les barreaux. En 1920, c'est l'un des refondateurs, dans l'ombre, du nouveau Parti socialiste, dont il ne manquera aucun congrès jusqu'à sa mort, à Paris, le 20 avril 1942.
Dans sa biographie *Louis Perceau, le polygraphe 1883-1942*, Vincent Labaume montre comment s'imbriquent ces vies multiples. C'est aussi le roman d'un siècle naissant qui fourmille de portraits, autant de grandes figures que de brillants énergumènes dont on se demande pourquoi l'histoire les a passés à la trappe, tel l'écrivain polémiste Victor Méric. En outre,

le récit est truffé d'anecdotes savoureuses. On apprend par exemple qu'un certain Chirac, performer avant la lettre voire «précurseur du Body Art», défraya la chronique à l'orée du XXe siècle par son «théâtre obscène».

L'Actualité. – Comment avez-vous découvert Louis Perceau ?

Vincent Labaume. – J'ai découvert Louis Perceau en deux étapes. J'avais quinze ou seize ans, ma mère qui faisait des émissions de radio m'emmena visiter un de ses invités sur son lieu de travail. Il s'agissait de Joël Martin, physicien nucléaire à Saclay et contrepétologue émérite du *Canard enchaîné*. Je passai une journée, fasciné, découvrant l'accélérateur linéaire de particules accompagné par les phrases à double entrée de Joël Martin. Grâce à lui, j'entendis parler de Louis Perceau, inventeur du genre, de Luc Etienne et de l'Oulipo. Par la suite, quand je fis des émissions de radio, je ne manquai pas d'inviter Joël Martin pour qu'il produise en direct de ces «couacs» de conversation qui laissent s'épanouir à l'antenne des silences étouffés de rires et de stupéfaction.

Bien des années après, étant devenu le bibliographe attitré d'un libraire parisien, je retrouvai Louis Perceau. Dans mes moments arrachés au travail discipliné, je savourais les notices de sa bibliographie du roman érotique, comme de véritables morceaux littéraires, délectables en soi. Peu à peu, je me suis intéressé à ses poèmes et surtout à sa façon de les documenter, dans une perspective de création personnelle bibliomaniaque.

Je ne connaissais en revanche rien de sa vie politique. Aussi, quand l'éditeur Jean-Pierre Faur me parla de Louis Perceau et de son projet de rendre les honneurs biographiques à ce méconnu, j'acceptai sur le champ de relever le défi. J'ai mis à peu près trois ans, avec des interruptions longues.

L'engagement politique très à gauche de Louis Perceau est-il surprenant au regard de ses activités de bibliographe très «spécialisé» ?

C'est une idée reçue de croire que les galanteries du «boudoir» seraient a priori incompatibles avec l'engagement politique. Les cas de Sade et de Mirabeau inclineraient à penser plutôt leur compatibilité. Au tournant du XXe siècle, l'extrême gauche est fort éloignée de la ligne morale prolétarienne assez caricaturale que les communistes staliniens tendront d'imposer. Les révolutionnaires anarcho-socialistes se caractérisent alors par le rejet viscéral de tout ce qui s'attache à la structuration pyramidale de la société, comme le mariage, avec le père en intouchable despote régnant sur sa progéniture, épaulé par sa compagne, servante fidèle et dévouée. Aussi, les discours sur l'amour libre, la communauté des plaisirs, l'économie phalanstérienne chère à Fourier, etc. fleurirent plutôt dans ces franges qu'ailleurs (les discours, bien sûr, car les pratiques étaient naturellement plus délicates, tandis qu'elles étaient assez largement répandues dans la haute bourgeoisie et l'aristocratie finissante, comme Proust le montre bien). Il est certain, cependant, que Perceau forme une figure très singulière d'un poète et publiciste libertin qui promeut en même temps un projet socialiste. Pour autant, c'est un bibliographe, c'est-à-dire quelqu'un qui instruit le domaine de la licence en pédagogue consciencieux, parce qu'il croit d'abord à la force de l'instruction comme moteur révolutionnaire de prise de conscience, et se méfie de l'affirmation pure et simple d'une jouissance débridée sans entrave qui peut conduire au pire fascisme, comme Pasolini l'a bien montré avec *Salo*.

Mytilus

Pourquoi considérez-vous *La Redoute des contrepèteries* comme son grand œuvre ?

Si j'ai repris pour qualifier *La Redoute des contrepèteries* la formule amphigourique aux connotations alchimiques de Joël Martin de «grand œuvre ludovicopercien», c'est que je crois qu'au-delà du genre particulier de jeux verbaux dont ce livre est le pionnier, il s'agit véritablement d'un «livre-époque». Dans cet opuscule se concentre et se sublime toute la pluralité polygraphique de Perceau. Le poète «escolier» de Malherbe se convertit résolument au génie anonyme d'une langue à tiroir dont il n'est que le «présentateur», ainsi qu'il a tenu à apparaître sur le titre de son ouvrage ; en même temps que l'artificier clandestin de l'anarchie et du libertinage s'y dévoile dans le double sens caché des formules les plus lénifiantes. Avec la *Redoute*, Perceau a promu une forme d'écriture neuve, subtilement

Vincent Labaume a publié divers essais, notamment sur Matisse, Michel Journiac et Jean-Luc Moulène. Il se définit comme un «amateur polygraphe» au milieu des plasticiens professionnels.

La maison natale de Louis Perceau, rue de Vérineau à Coulon (elle a été démolie).

Jean-Pierre Faur éditeur

La Guerre sociale : Gustave Hervé, Miguel Almereyda, Eugène Merle, Louis Perceau et Tissier.

Jean-Pierre Faur éditeur

«porno-graphique», à la fois savante et à la portée de tous, pour dire ce qu'on ne peut pas dire et ce qu'il est scandaleux d'énoncer publiquement. La postérité littéraire, avec l'Oulipo notamment, et également populaire, comme le démontre chaque semaine la célèbre Comtesse du *Canard enchaîné*, de cette pratique d'écriture, en fait un livre curieux au statut ambivalent : il appartient simultanément à la «haute» et à la «basse» culture. Même si la comparaison peut paraître excessive, je le crois aussi fécond pour notre temps qu'ont pu l'être, dans le leur, les géniales *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* de La Rochefoucauld qui tiennent dans aussi peu de pages. On sait du reste aujourd'hui combien l'écriture de ces *Maximes*, qui ont contribué à façonner une large part de l'esprit français, doivent à cette collégialité des traits et des jeux de langage pratiqués dans les sociétés précieuses de l'époque. Or la *Redoute* est également une œuvre anthologique collective qui doit nombre de ses trouvailles à la petite société rabelaisienne que Perceau réunissait autour de lui. En tous les sens, cette *Redoute* – ouvrage militaire fortifié – résiste aux invasions des modes, au temps, à la récupération et même à la sacralisation : beaucoup mieux qu'un «livre-culte», c'est un vrai *classique* mais encore à lire «sous le manteau» !

Louis Perceau, le polygraphe 1883-1942, de Vincent Labaume, Jean-Pierre Faur éditeur, 256 p., 2005

Certes, il y a l'autre «grand œuvre» de Perceau, son ouvrage poétique baptismal et, celui-là, parfaitement méconnu, *Les Priapées*, où le poète se double d'un bibliographe de ses vers, qui cite et commente ses sources, inscrivant toute une tradition refoulée dans des sonnets satiriques et licencieux, prétextes à une érudition dévorante. Toutefois, il me semble que la quintessence du geste polygraphique de Perceau se dégage davantage dans cette apparemment simple phrase : *Le vent siffle dans la rue du quai*.

Comment expliquer l'usage des pseudonymes ?

La «pseudonymie» galopante de Perceau (Alexandre de Vérineau, Louis-Alexandre Rode, Helpey bibliographe poitevin, Lycophraste, Oculi, etc.) est dictée par des impératifs de «discrétion» afin de se prémunir contre les éventuelles retombées judiciaires d'une publication ou d'une simple signature – n'oublions pas que la toute première manifestation publique de Perceau, consistant à signer de son nom d'état civil l'Affiche rouge appelant les conscrits à la désertion, lui a coûté six mois de prison. Cela prédispose à se «couvrir» à l'avenir par un nom. Car entre le militant insurrectionnaliste, le journaliste antipatriote, le poète licencieux et l'éditeur sous le manteau, Perceau avait des motifs sérieux pour se dissimuler derrière des noms d'emprunt. Les clefs des pseudonymes sont toujours très aisées à découvrir. Il prend le prénom de son père, la rue de sa naissance, le nom de sa mère, ses initiales prononcées à l'anglaise, son prénom latinisé, etc. A partir de la collaboration avec Fernand Fleuret, les pseudonymes s'emballent, deviennent des jeux de mots transparents, comme le Chevalier de Percefleur, ou des clins d'œil comiques : Radeville et Deschamp. Ils vont même jusqu'à se fondre ensemble dans un personnage pseudonymique entier dont ils dressent le curriculum vitæ : le docteur Ludovico Hernandez, chirurgien juif de la marine portugaise, francophone et historien de la sexualité réprimée à ses heures…

Derrière ces pseudonymes, en effet, et c'est ce qui m'a intéressé en écrivant cette biographie, Perceau demeure jusqu'au bout, je ne dirai pas une énigme, mais bien plutôt un profond inconnu. L'énigme, c'est bon pour les romantiques, les adeptes du mystère sacré... Perceau le laïc, lui, ne recèle pas de gouffre insondable d'où proviendrait l'écho d'une voix arrachée aux abysses. Il compile un tas de trucs, de mots, de récits, de procédés et les «présente» à sa façon, sans se mettre en avant, ni en arrière : juste en «chauffeur de salle» devant le public attentif. Il me fait penser à Marcel Duchamp, par certains aspects, par cette façon de documenter précisément quelque chose en vérité de totalement obscène et scandaleux. Rappelons que Duchamp s'adonna également à la contrepèterie et aux jeux de langage. ■

Raymond Hains l'hypertexte

L'été dernier, Raymond Hains est venu à Melle pour écouter François Bon et Denis Montebello, dont il ne manquait aucune des chroniques savoureuses publiées dans *L'Actualité*. Il avait déjà apprécié la ville en 2003, invité alors par la biennale d'art contemporain. Un pâtissier avait réalisé ses «Deniers du rêve», sorte de monnaies ou de méreaux en chocolat. Cette fois, il a emporté une fouace de La Mothe-Saint-Héray et poursuivi sa route jusqu'à La Rochelle et Rochefort, pour voir le chantier de l'*Hermione*. Comment aurait-il intégré ce péripe dans son œuvre ? Nulle réponse. Il n'a pas eu le temps. Raymond Hains, artiste majeur de notre temps, le plus insaisissable des Nouveaux Réalistes, est mort le 28 octobre 2005, chez lui à Paris, à l'âge de 78 ans.

Ses premiers voyages en Poitou-Charentes remontent à 1988. Il préparait ses expositions au musée Sainte-Croix de Poitiers et au Frac, à Angoulême, visibles l'année suivante. Pour ce digne héritier de Marcel Duchamp, ce qui est à voir est déjà sous nos yeux, dans la rue et dans les livres. Tout, absolument tout, pouvait entrer dans son œuvre. En outre, sachant que Raymond Hains était un expert en glissements de sens, un créateur de jeux de mots et de chausse-trappes du langage, et cela produisait des chocs vertigineux.

A Poitiers, il s'est littéralement approprié la ville en créant une trame où l'on retrouvait aussi bien saint Jacques, le chemin de Compostelle, l'enseigne Shell et le mollusque marin que Guillaume le Troubadour et le gai savoir, Pantagruel, Rabelais et les épices, Radegonde et Fortunat, le Clain et Yves Klein le monochrome. Ainsi, ce que des Poitevins pouvaient considérer comme des lieux communs venait à constituer la trame d'un nouveau récit, tenant parfois du rébus ou du hiéroglyphe. Avant la généralisation du micro-ordinateur, Raymond Hains pratiquait déjà une forme d'hypertexte, très aléatoire certes, en créant des rapprochements inédits et de façon ininterrompue. Car il parlait beaucoup. Pas rare de commencer une discussion – ou plutôt de tenter de suivre son monologue – lors d'un déjeuner au restaurant, de se retrouver toujours au même endroit pour le dîner et de continuer ailleurs jusque tard dans la nuit. Son œuvre s'est construite ainsi, à la table des restaurants et à la terrasse des cafés. Sa vie est son œuvre. Performer à temps plein. Tous ceux qui l'ont côtoyé détiennent une part de ce récit infini mais, comme chez les Aborigènes, aucun ne détient le Rêve en entier. Il faut partager pour le reconstituer. Des historiens d'art sont à l'œuvre, il faudrait surtout des écrivains et des anthropologues.

Jean-Luc Terradillos

Nora Donatien

Raymond Hains à Melle le 29 juillet 2005 entre Dominique Truco et Michel Jeannès.

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Saint-Jacques et coquille Shell, 1989.

Christian Vignaud - Musées de Poitiers

Palissade Sainte Radegonde, 1974-1988 (musée Sainte-Croix de Poitiers, coll. Frac Poitou-Charentes).

Face aux catastrophes climatiques

Bien sûr le climat a une influence sur les sociétés humaines. Le réchauffement climatique initié voici 9 000 ans fut un facteur déterminant dans l'apparition de l'agriculture et de l'élevage, socles de l'économie néolithique. Le climat a également une grande part de responsabilité dans la disparition des Vikings du Groenland. «Mais, prévient l'historien des sciences Pascal Acot, il ne faut pas tomber dans le piège du déterminisme. Si le climat a une influence certaine sur la société, elle n'est pas la même selon qu'elle s'exerce sur des sociétés solidaires et fortes ou sur des nations fragilisées.» Par exemple, les inondations n'ont pas les mêmes conséquences dans le Gard qu'au Bangladesh et, paradoxalement, les cyclones font plus de morts aux Etats-Unis qu'à Cuba, pays pauvre et sous embargo. Pour quelles raisons ? «Parce que l'entraide, la solidarité, contribuent à réduire les pertes humaines.» Pascal Acot tire de fait la sonnette d'alarme : le changement climatique est amorcé et, pour qu'il ne dirige pas la destinée des sociétés humaines, ces dernières doivent trouver des réponses sociales aux prévisibles catastrophes à venir.

Dans le cadre des Amphis du savoir organisés par l'Espace Mendès France, Pascal Acot est invité à donner une conférence sur le thème «Climatologie et sociétés humaines» le 1er février à 14h15 dans l'Amphi A du bâtiment de sciences naturelles sur le campus de l'Université de Poitiers. ***A.-G. T.***

Pascal Acot a publié *Histoire du climat*, coll. «Tempus», Perrin, 2004. A paraître en avril : *Catastrophes climatiques, désastres sociaux*, Presses universitaires de France.

Claude Pauquet

Dans le Marais poitevin, des arbres décapités par la tempête du 27 décembre 1999.

HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES

Dans le programme d'histoire des sciences et techniques de l'Espace Mendès France, en partenariat avec l'Université de Poitiers, signalons quatre conférences.
«Le style français en histoire des sciences humaines» par Jean-François Braunstein, le 2 février à 18h30.
«A la table des papes au XVe siècle» par Bruno Laurioux, le 9 février à 18h30.
«Les descendants de Dédale et d'Archimède : les ingénieurs au XVe siècle» par Eberhard Knobloch, le 1er mars à 18h30.
«Histoire de la passion démographique française» par Paul-André Rosental, le 7 mars à 18h30.
anne.bonnefoy@pictascience.org

Carnet d'un pince-oreille

Prête-t-on suffisamment attention aux oreilles, aux simples oreilles «pleines de plis, de poils et de cérumen» ? Elles sont bien loin de nos préoccupations et pourtant Romain Guinamard, maître de conférences en biologie à l'Université de Poitiers, s'y intéresse et c'est là toute l'originalité de ses nouvelles recueillies dans *Carnet d'un pince-oreille*. Oreilles de chamois, de chien, d'homme, de souris, «l'anatomie comparée de l'oreille» est le point de départ de ses réflexions poétiques sur le monde qui les entoure, les silences inquiétants de la nature ou les bruits rassurants de la ville.
Illustrées par les dessins à l'encre de Joséphine Audebert, ces courtes histoires nous entraînent dans les plus profondes rêveries d'un humaniste. Drôle, émouvant et relevé de petites piques à l'égard de certaines pratiques, Romain Guinamard s'interroge sur ce qu'étaient les oreilles des diplodocus, nous livre les pensées d'une vache destinée à l'abattoir ou encore rapporte l'expérience d'une greffe d'une troisième oreille faite sur une souris… ***C. L.***

Editions Taor, 58 p., 14 €

Une école de l'ADN en Poitou-Charentes

En France, la première école de l'ADN a été créée à Nîmes en 1998. Un réseau national de ces écoles s'est progressivement constitué et la huitième vient d'être créée à Poitiers, avec l'appui de l'Espace Mendès France et de l'Université de Poitiers, et le soutien de la Communauté d'agglomération de Poitiers, de la Région et de l'Etat. L'école de l'ADN du Poitou-Charentes, présidée par Yves Cenatiempo et animée par Laurent Fillion, tous deux biologistes, sera opérationnelle au printemps 2006. Ses objectifs : «Démystifier les sciences de la vie et leurs applications, répondre à cet enjeu scientifique et économique du XXIe siècle que constitue le génie génétique, donner ou redonner aux jeunes l'envie des sciences, notamment auprès du public lycéen.» C'est un espace de débat et d'éducation populaire.

Alain Montaufier

Lors de la Fête de la science 2005 à l'Espace Mendès France, atelier de préfiguration de l'école de l'ADN.

L'école de l'ADN propose des ateliers à l'Espace Mendès France et en itinérance auprès des scolaires (à partir de 7 ans), du grand public et des professionnels souhaitant s'initier aux technologies du génome. Aucune connaissance en biologie n'est requise. Ces ateliers obéissent à une méthode simple de didactique qui place le participant dans le rôle de l'expérimentateur, c'est pourquoi ils sont organisés pour des petits groupes (16 personnes au maximum). Ainsi, l'acquisition des méthodes expérimentales précède les éléments théoriques.

Voici quelques exemples de thèmes proposés : «L'ADN au scalpel», «Les bactéries au service de l'homme», «L'ADN, lien commun entre les êtres vivants», «L'ADN, base d'un cluedo moléculaire», «Un génome commun, des individus différents», «De la mutation génétique à la pathologie», «OGM, comment les reconnaître ?»

Tél. 05 49 50 33 01
adn@pictascience.org

Ecole de la mer de La Rochelle

A l'Aquarium de La Rochelle, l'Ecole de la mer présente jusqu'au 5 mai une exposition sur l'eau qui explique notamment comment les paysages et l'environnement sont façonnés par les voyages de l'eau en surface et en profondeur, comment la présence de l'eau conditionne la vie animale et végétale et de quelle façon l'homme agit sur cette ressource.

L'école propose à tout public «Les mercredis de la mer», des ateliers gratuits sur réservation : «La mer en 10 questions» le 8 février, «Les plantes du littoral» le 8 mars, «Les méduses» le 15 mars, «L'eau potable, l'eau dure, l'eau douce» le 29 mars.

Plusieurs rencontres sont organisées le mardi de 19h à 20h : «La mangrove : forêt perdue entre terre et mer» le 31 janvier, «Les épaves : des habitats à explorer» le 7 février, «Et les organismes filtreurs pompaient…» le 7 mars, «Les oiseaux nicheurs remarquables de Charente-Maritime» le 28 mars, «Récifs artificiels et aires marines protégées : effets sur l'ichtyofaune», le 4 avril.

Tél. 05 46 50 30 30
www.ecoledelamer.com

YVES DORMOY ET RODOLPHE BURGER

Les expérimentations de ces deux musiciens ont abouti à la création de *Planetarium*, présenté en 2003 à la Cité des sciences, et à un disque (chez Dernière bande - Chronowax). Un univers aérien, délicat et insaisissable à écouter en état d'apesanteur au planétarium de l'Espace Mendès France le 1er février à 21h.

CHANTER LA MER

Pas de chants de marins ou de musique traditionnelle dans cette exposition du Centre international de la mer à Rochefort mais des chansons d'auteurs, de Charles Trenet, bien sûr, à Gilles Vigneault, Jacques Brel, Léo Ferré, Gérard Manset, Claude Nougaro, Michel Polnareff…

Le parcours visuel et sonore est rythmé par une centaine de chansons aux thèmes très divers, par exemple amours et départs, périls et naufrages, îles et archipels. Trois écrans diffusent des images de concerts et d'émissions télévisées, et, en fin de parcours, un juke box permet de se promener à travers 70 ans de chanson marine.

Tél. 05 46 87 01 90
www.merenchanson.com

BOUGON

La préhistoire de A à Z

Au musée des tumulus de Bougon, les enfants peuvent toucher les objets archéologiques présentés dans l'exposition «La préhistoire de A à Z. Le Néolithique raconté aux enfants». Ces objets manipulables sont bien sûr des reconstitutions, les objets authentiques étant placés dans des vitrines. On peut voir notamment des pièces issues des fouilles récentes du tumulus de Prissé-la-Charrière dans les Deux-Sèvres.

Cette exposition ludique, conçue par Aurèle Letricot, sollicite tous les sens et éveille la curiosité afin que les enfants puissent s'approprier des connaissances par des jeux d'observation, de réflexion et de déduction. Ils y trouvent des réponses à quantité de questions, parmi lesquelles : Que mangeaient les hommes du Néolithique ? Que portaient-ils comme vêtements ? A quoi ressemblaient leurs couteaux de cuisine et leur vaisselle ? Continuaient-ils à pêcher ? Quels animaux avaient-ils domestiqués ? Cultivaient-ils des céréales ? Que renfermaient les tumulus ? Ils sont aussi invités à expérimenter les outils néolithiques, par exemple couper avec un silex taillé. Un grand quiz les attend à la sortie pour vérifier tout ce qu'ils ont appris dans l'exposition et parfois même sans s'en apercevoir.

Exposition jusqu'au 20 avril.

Tél. 05 49 05 12 13

Un hors série de *L'Actualité Poitou-Charentes* (décembre 2005, 32 p., 5,5 €) est consacré au projet 2004-2007 de l'Université de Poitiers. Priorité est donnée à la recherche, qui est «le fondement de l'Université» comme l'affirme son président, Jean-Pierre Gesson.

Les six grands pôles thématiques et les programmes transversaux de recherche sont présentés au travers d'entretiens avec les chercheurs. En termes simples, ils expliquent par exemple comment s'élabore le véhicule de demain, comment lutter contre le vieillissement ou pourquoi les questions sur l'eau nécessitent des compétences autant chez les chimistes que chez les économistes et les juristes. Quelques thèmes qui, avec bien d'autres, tentent de répondre à des problèmes de société.

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

- ❑ Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 22 € (étranger 35 €)
- ❑ Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 40 € (étranger 55 €)
- ❑ Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____